REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXII — Tome I — Avril 1956

Face à l'Occident

à Pablo Picasso

J'ai creusé les piliers nouveaux. — Un air de vieilleries féeriques.
La couleur apprivoise la santé végétale de leurs lignes.
Phrases de mes villes mécaniques, — Mâtures inoffensives !
Vos bijoux sont larges comme un cercueil d'aube.
Une rosée de nappes, sans éclairage,
Evolue dans la pose scénique de ma faim. — Limon des racines
métalliques.

Ce dessin d'algèbre sous les pierreries de la terre.
Je chante la peinture barbare du siècle des enfants.
Tristesse des Saltimbanques — Pablo Picasso ! — aux fronts anonymes.
anonymes.

Un dépaysement éclairé palpite d'haleines bleues et roses.
Feuilles d'Histoire illustrant l'improvisation rauque du sort.
Je chiffre la parure de vos musiques de chagrin.
Vos lumières couvrent d'une laine chaude. — Longtemps après le soleil.

Gatien LAPOINTE

Pâques, jour de la glorification du Christ

(S. Jean, 13, 31)

L'antiquité chrétienne nommait la fête de Pâques, *la Fête des fêtes*, ou encore *la Solennité des solennités* : dénomination bien significative de ce qu'elle est en elle-même et de ce qu'elle représente pour chacun de nous. N'est-ce pas en ce jour, en effet, que le Christ, notre Rédempteur, a enfin touché le but vers lequel il n'a cessé de tendre depuis que le *fiat* de la Vierge Marie a décidé de son Incarnation ? N'est-ce pas également en ce jour que le genre humain s'est relevé de sa chute pour rentrer en possession de tout ce qu'il avait perdu par le péché du premier homme ? Alors que le Christ semblait avoir lamentablement échoué dans sa mission, puisqu'il venait de terminer sa carrière sur une croix, entre deux voleurs, voici que Pâques le voit surgir du tombeau, vainqueur de la mort, vainqueur du péché. C'est ce que nous chantons, le matin de Pâques, à la messe : « L'Auteur de la vie, un moment terrassé par la mort, est vivant aujourd'hui, et il règne ».

La résurrection du Christ a donc pour nous tous, une signification qui, sans doute, ne nous échappe pas complètement, mais qui ne nous apparaît peut-être pas avec tout le relief qui lui revient. Car, nous dit S. Paul, « si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, vaine aussi est notre foi et vous êtes encore dans vos péchés ». Si Jésus, en effet, n'était pas ressuscité, que resterait-il de son passage sur terre ? Les prodiges sans nombre, les miracles les plus extraordinaires ainsi qu'une prédication empreinte d'une sagesse étonnante auraient-ils tout de même résisté à la lamentable catastrophe de la croix ?

Lorsque Pâques arrive, après la semaine sainte, la *semaine des douleurs* comme on l'appelait autrefois, et nous avons encore présent à l'esprit tout ce qui a marqué les derniers jours de Jésus ici-bas. A peine avait-il recueilli les derniers échos des acclamations de Jérusalem, que déjà il était en quelque sorte repris par l'enchaînement rigoureux des événements qui devaient fatalement l'acheminer au Calvaire. Ce fut d'a-

bord Gethsémani où Jésus « commençant à sentir de la frayeur et de l'abattement » n'eut même pas la consolation de veiller et de prier une heure avec quelques disciples préférés qui l'accompagnaient. Et voici que Judas, par un baiser, le geste même de l'affection et de l'amitié, le trahit honteusement et le désigne ainsi à ceux qui devaient le faire mourir. Chez Caïphe, c'est le reniement trois fois renouvelé de Pierre, les insultes, les coups : « quelques-uns se mirent à cracher sur lui, et, lui voilant le visage ils le frappaient du poing, en lui disant : « Devine qui t'a frappé ». Ce fut ensuite le tour de Pilate. De nouveau les injures et les mauvais traitements : le manteau de pourpre, la couronne d'épines, les crachats au visage, la flagellation, sa royauté tournée en ridicule. Après s'être ainsi joués de lui, ajoute l'Evangile, les soldats lui enlèvent la pourpre, lui remirent ses vêtements et l'emmenèrent pour le crucifier.

Commença alors la marche vers le Calvaire, Jésus portant la lourde croix, accablé d'injures, de cris, de menaces, plus accablé encore peut-être par l'ingratitude de ceux qu'il avait quelques jours auparavant soulagés et guéris. Et ce fut ensuite la tragédie effroyable de la mise en croix, entre deux voleurs, puis la mort.

Pendant la semaine sainte, qui commémore ces événements, vous avez sans doute essayé de suivre pas à pas le Rédempteur du genre humain ; vous avez voulu vivre avec lui chacune des étapes douloureuses de sa passion ; en un mot vous avez tenté de faire vôtre les sentiments qui animaient Jésus au moment où allait s'accomplir sa mission d'amour et de miséricorde. Vous l'avez fait parce que votre foi projetait sa lumière révélatrice sur ces événements et vous les faisait entrevoir dans leur signification réelle, encore que mystérieuse. Avec Jésus, vous reviviez, avec certitude et ferveur, l'épisode final de la plus grande, de la plus merveilleuse et de la plus extraordinaire manifestation d'amour et de bonté, l'Incarnation du Fils de Dieu pour racheter le genre humain du péché et le délivrer de l'enfer.

Mais, ne vous êtes-vous jamais demandé, vous qui lisez ces lignes, ce qu'avait pu produire, sur ceux qui en furent témoins et qui n'avaient pas, comme nous, le recul du temps et le bénéfice de la Révélation, ce dénouement si inattendu de la vie de Jésus ? Sans doute le fils du charpentier avait connu la gloire — il avait eu son entrée triomphale à Jérusalem, après avoir reçu dès sa naissance les hommages des princes venus de l'Orient — sans doute son nom était sur toutes les lèvres ; on accourait de toutes parts pour solliciter de lui des prodiges que jamais encore on n'avait vus ; on se pressait sur son passage pour le voir et même pour la simple faveur de toucher la frange de son vêtement...

Mais devant l'échec lamentable de la croix, je vous le demande encore, que devait-il subsister de tout cela ?

N'avons-nous pas vu, tout au cours de l'histoire, et tout récemment encore, des hommes qui, comme lui, ont connu la popularité, la gloire, le triomphe, la puissance ; des hommes dont la seule apparition suffisait pour déclencher dans les foules un enthousiasme qui tenait parfois du délire ?

La catastrophe est venue. Qu'est-il resté de leur passage parmi nous ?

Si le Christ n'était pas ressuscité, son épopée, toute glorieuse qu'elle ait été, se fût terminée au Calvaire ; son nom eût sombré à tout jamais dans l'oubli et l'indifférence. D'ailleurs, les soldats ne s'étaient-ils pas déjà partagé ses vêtements, tellement il était normal pour eux que tout se terminât ainsi. Et les Apôtres eux-mêmes, pourtant prévenus avec insistance lors de la dernière cène de ce qui arriverait, n'ont-ils pas été jusqu'à le renier, à se disperser, à se cacher. Même eux, les privilégiés, les confidents du Christ, eurent devant la catastrophe de la croix, un moment d'hésitation et de doute. Mais parce que le Christ est ressuscité ; parce qu'il est sorti vainqueur de la mort, vainqueur du péché, son règne se continue et se continuera jusqu'à la consommation des temps, alors que nous serons définitivement appelés à partager avec Lui, la gloire qu'il a reçue de son Père en ce jour de sa résurrection.

Pâques, jour de la glorification du Christ

Après les jours sombres et tristes de *la semaine des douleurs*, c'est donc l'apparition fulgurante du Christ-Lumière, échappé aux ombres du tombeau. Pâques représente le point culminant du drame rédempteur vers lequel tout s'oriente comme vers l'aboutissement normal. Aussi la liturgie, dont la préoccupation principale est de nous faire revivre en chacun de nous les divers épisodes de notre rachat, nous invite-t-elle à entrer dans le mystère de ce jour comme dans ce qui constitue pour ainsi dire le centre ou le sommet de la vie chrétienne. Pâques, c'est le jour de la glorification du Christ, le jour de sa victoire éclatante sur la mort et sur le péché. Aussi, l'Eglise nous fera-t-elle chanter, avec joie et allégresse : « C'est le jour qu'a créé le Seigneur, réjouissons-nous et tressaillons en Lui ».

Oui, réjouissons-nous et tressaillons de joie en ce jour, car Pâques en outre marque le moment qui nous vit renaître à la liberté, la vraie liberté, celle des enfants de Dieu, perdue par le péché. Et pour mieux nous en convaincre, qu'il suffise de rappeler que la Pâque chrétienne que nous célébrons aujourd'hui, possède à vrai dire une origine qui remonte au delà du christianisme, à plus de trois mille ans, et d'où elle a gardé, en définitive, sa signification première et fondamentale. En effet, ce mot Pâques, qui a aujourd'hui pour nos oreilles une résonance si franchement chrétienne, a été d'abord le nom d'une fête juive. Et nous ne comprendrons pleinement son sens actuel, croyons-nous, que si nous savons ce qu'était la Pâque que les Hébreux fêtaient, sur l'ordre de Moïse, à la veille de leur départ d'Egypte, et dont la nôtre n'est que l'accomplissement et la transposition.

Les Juifs, peuple élu de Dieu, avaient été, nous le savons, asservis par l'Egypte, et avaient dû endurer une longue mais surtout très pénible et très humiliante captivité. Or voici que Yahweh, estimant qu'ils avaient suffisamment expié leurs fautes, décréta de leur accorder de nouveau la liberté perdue. Nous connaissons le refus du Pharaon de laisser partir le peuple hébreu, ce qui força pour ainsi dire Yahweh à frapper les Egyptiens de malheurs, d'épreuves terribles, jusqu'à devoir enfin passer par

les maisons des tyrans pour y semer la mort : « Je passerai cette nuit-là, par le peuple d'Egypte, et je frapperai de mort tous les premiers-nés du pays, depuis les hommes jusqu'aux animaux ». Saisi de terreur, de consternation et d'épouvante, le Pharaon ordonna alors au peuple juif de quitter le pays et d'emporter avec lui tout ce qui lui appartenait.

Cet épisode se passait il y a plus de trois mille ans. Mais malgré le temps et toutes les catastrophes de leur histoire, les Juifs ont gardé, inébranlable, le souvenir de cette célébration miraculeuse. Inlassablement, de génération en génération, ils chantent la gloire de Yahweh qui a sauvé son peuple. C'est ce double passage, *passage de Dieu parmi eux*, et *passage à la liberté des enfants de Dieu*, qu'ils célèbrent encore aujourd'hui avec tant de solennité. « Nous allons célébrer la fête de Pâques, la fête de la liberté ». C'est ainsi que commence la préface au rituel juif de la Pâque. Et l'auteur rappelle comment, après avoir été sauvés de l'esclavage et de la mort grâce à l'intervention personnelle de Dieu, les Hébreux devinrent un peuple libre, le peuple de Dieu. Puis, lorsque le moment du repas pascal est venu, le père de famille, cette fois, redit encore aux siens tout ce que Dieu fit pour sauver son peuple et il exhorte sa famille à se réjouir : « L'Eternel, dit-il, nous a délivrés en délivrant nos ancêtres ». Puis il prend un ton solennel, lève une coupe de vin, et récite la prière suivante : « Il est de notre devoir de remercier, de glorifier, d'exalter et d'adorer Celui qui a accompli tous ces miracles pour nos pères et pour nous. Il nous a fait passer de l'esclavage à la liberté, de la tristesse à la joie, des ténèbres à la lumière, de la servitude à l'affranchissement. Entonnons donc en son honneur des cantiques nouveaux : Alleluia ! [1].

Or chaque année, durant sa vie terrestre, Jésus avait pris part lui aussi à cette Pâque juive. Lui aussi, avec le peuple dans lequel il avait voulu naître, il a fêté la délivrance du peuple de Dieu. Mais lorsque à la veille de sa mort, entouré de ses disciples, il désira d'un grand désir de

1. Cf. *Fêtes et Saisons, Albums liturgiques* (19) *Pâques* (n. 65).

célébrer avec eux sa dernière Pâque, voici que tout en continuant les rites anciens, il leur donne un sens nouveau. Il annonce une nouvelle libération, une nouvelle Pâque : Ce n'est plus *le seul peuple juif*, mais *tous les peuples de la terre*, l'humanité entière qui va être délivrée. « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, répandu pour la multitude en rémission des péchés ». Ce n'est plus d'un simple esclavage, d'un simple asservissement à un vainqueur terrestre qu'il s'agit, mais ce sera le péché, ce sera la mort qui vont être vaincus.

Fêter la Pâque, c'était donc pour le peuple juif célébrer l'Exode, célébrer sa propre naissance à la liberté, et par suite raviver sa confiance d'être le peuple élu, et d'avoir Dieu avec lui.

Célébrer la Pâque, pour nous chrétiens, c'est célébrer le triomphe du Messie sur la mort et sur les forces du mal ; c'est du même coup célébrer notre délivrance de l'esclavage du péché, rendre plus vif le sentiment que Dieu est avec nous, et que nous sommes devenus ses enfants adoptifs. Célébrer la Pâque, c'est affirmer notre fraternité avec le Christ vainqueur et notre filiation divine par la grâce.

La fête de Pâque a encore, pour nous chrétiens, une autre signification que tente précisément de mettre en lumière ce que l'on appelle la « liturgie nouvelle », concernant la Vigile de Pâque. Or c'est encore par l'évocation de l'origine juive de cette cérémonie que nous apercevons cette perspective nouvelle de la solennité de Pâques. Car la nuit pascale, ou plus exactement la Vigile qui l'occupe, a été connue longtemps avant qu'elle ne devint nuit de la résurrection. D'ailleurs aujourd'hui encore, les rites qu'elle comporte, les méditations qui l'occupent, procèdent de cette vigile préchrétienne. Or cette vigile, c'est-à-dire cette *nuit sans sommeil* est avant tout la nuit de l'Exode, nuit où le peuple juif a échappé au joug de l'Egypte, pour passer à la liberté de Dieu. Et si les Juifs non chrétiens renouvellent chaque année cette coutume avec toute la mise en scène que nous savons, ce n'est pas tant en vue d'une commémoration

pittoresque d'un événement passé, glorieux il est vrai, puisqu'il est la manifestation éclatante, à la face des peuples rivaux, de son titre de peuple de Dieu, qu'en raison de la croyance toujours vivace en un retour de Dieu parmi son peuple. A nouveau, pensent-ils, Dieu passera parmi les siens ; à nouveau il se manifestera, et à nouveau, il les fera passer de l'esclavage à la liberté, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie.

Cette situation d'Israël célébrant encore la Pâque dans la nuit, demeure, mais transposée, celle des chrétiens que nous sommes. Nous aussi, nous avons derrière nous une Pâque et un Exode que nous commémorons. Et cependant cette cérémonie de la Vigile pascale n'est pas un simple rappel, une simple reconstitution historique de cet événement passé. Toute la liturgie, au contraire, s'efforce de nous faire dépasser ce sens qui, somme toute, serait celui d'une fiction théâtrale, pour nous faire toucher la réalité. Et la réalité, c'est que nous aussi bien que le Christ soit déjà mort et ressuscité pour nous, nous attendons encore. Nous attendons un *nouveau passage de Dieu parmi nous* et nous voulons être prêts à l'Exode merveilleux qu'il va rendre possible. Nous attendons dans une espérance joyeuse et confiante le jour où le Christ reparaîtra dans la gloire où il nous a quittés, pour nous établir à jamais avec lui et faire que Dieu soit tout en tous. Nous quitterons la terre, ce lieu d'exil, pays étranger où nous sommes esclaves, où nous sommes tout au plus des pèlerins, nous quitterons la terre pour passer à la Patrie, à la Maison du Père, pour jouir enfin de la vraie et définitive liberté des enfants de Dieu.

Pâques c'est le jour de la glorification du Christ. Pâques c'est aussi l'annonce, c'est même déjà le commencement de notre propre glorification dans le Christ et par le Christ [1].

Clément-M. Lachance, O. P.

Ottawa

---

1. Cf. Dom Guéranger, *L'année liturgique, le temps pascal*, t. 1. La Maison-Dieu, *La nuit pascale dans nos paroisses*, n. 26. Fêtes et Saisons, *Albums liturgiques* (19) *Pâques* (n. 65).

Trois amants de Dieu

Noé — Abraham — Moïse

L'ère de la création génésiaque est révolue. L'Esprit de Dieu avait à peine cessé de se mouvoir sur les eaux [1] qu'Adam fut tiré de rien, pécha et encourut le châtiment. De deux inoubliables sacrifices dont Yah « regardait l'un et méconnut l'autre » [2], est né le sanguinaire désespoir de Caïn, armant ce bras dédaigné contre le frère trop ostensiblement (à l'en croire) privilégié d'En-haut. On voit que l'élection céleste a posé dès l'origine son énigme, angoissante pour certains, mais pour d'autres, source de consolations extatiques.

* * *

Vinrent les jours de l'épopée noachique, car en ces millénaires, c'est-à-dire durant toute la période antédiluvienne, il y eut des géants sur la terre, « quand les fils de Dieu s'approchant des filles des hommes en ont eu des enfants, et ce sont les héros fameux du temps jadis » [3]. Hélas ! Yahweh vit que la malice des hommes était grande et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour vers le mal. Et il se repentit d'avoir fait l'homme, il fut affligé dans son cœur et conçut bientôt le projet de l'exterminer. Or un mot de bouleversante tendresse vient traverser ici comme d'un éclair le récit biblique : « Mais Noé trouva grâce aux yeux de Yahweh » [4].

« Fais-toi une arche de bois résineux, commanda Yah à ce premier en date des obscurs rédempteurs de l'humanité : j'établirai mon alliance avec toi » [5]. Joie, joie, pleurs de joie pour l'élu, mais, encore une fois, mystères insondables des dilections effrayantes de Dieu. On sait le reste : l'envahissement de la surface du sol par les flots jaillissants du grand abîme, lorsque les écluses du ciel se fendirent, et la mort de tout ce qui

1. *Genèse*, I, 2.
2. *Gn.*, IV, 4, 5.
3. *Gn.*, VI, 4.
4. *Gn.*, VI, 8.
5. *Genèse*, VI, 14, 18.

respirait sur la terre, avec l'homme, les animaux domestiques, les reptiles et les oiseaux du ciel, car toute chair n'avait-elle pas corrompu sa voie ?

Avant de zébrer d'une septuple splendeur le ciel diluvien, l'arc-en-ciel toutefois s'était levé d'abord dans le cœur de Yah, comme un demi-verset des saintes Lettres, beau de brièveté et de sens, en fait foi : « Dieu se souvint de Noé... » [6]. Alors, avec le retrait de la colère, ce sont les eaux qui baissent progressivement sur la planète, découvrant au septième mois les montagnes d'Ararat, au dixième d'autres cîmes moins altières ; quarante jours encore, et l'on aura ces lâchées de corbeau et de colombe, avec, au bout de sept jours de plus, l'émouvante rentrée de celle-ci rapportant dans son bec le symbolique rameau d'olivier, gage de l'amitié restaurée et de la réconciliation avec Dieu. La chronique préchristique l'atteste, « Dieu bénit Noé et ses fils et leur dit : Je vous donne tout... Voici le signe de l'alliance que je mets entre moi et vous, pour toutes les générations à venir. Je mets mon arc dans la nue. Et, en le voyant, je me souviendrai [7] ».

* * *

Après des siècles Yaweh, un jour, dit à Abram : « Quitte ton pays, ta famille, la maison de ton père, pour le pays que je te montrerai » [8]. On ignore à peu près tout, aussi, de ce deuxième sauveur des hommes, sauf qu'il « bâtissait des autels » [9] et devait, par conséquent, beaucoup prier. Plus tard, quand à l'Ancien Testament aura succédé le Nouveau et à la loi de la crainte la loi d'amour, d'autres appels divins, non moins foudroyants, non moins adorables, évoqueront constamment cette onction initiale du patriarche ; Pierre et André, son frère, Matthieu, le jeune homme riche de l'Evangile, sont comme lui convoqués sur ses pas par le Maître du monde : « Venez à ma suite ! [10] Viens à ma suite ! [11] Suis-

6. *Gn.*, VIII, 1.
7. *Gn.*, IX, 1, 3, 12-13, 16.
8. *Genèse*, XII, 1.
9. *Gn.*, XII, 7, 8 et XIII, 18.
10. *Matthieu*, IV, 19.
11. *Mt.*, IX, 9.

moi » [12]. Et à l'instar d'Abram, transpercés d'un regard ou d'une simple parole intérieure ou extérieure, apôtres et disciples quitteront tout pour son amour.

L'antique histoire du pays de Canaan porte qu'Abram partit, comme Yahweh le lui avait ordonné. On retrace sans effort ses pérégrinations inspirées, de Haran à Sichem jusqu'au chêne de Moré, et de Béthel à Haï vers le Négueb, en passant par l'Egypte d'où il revint camper définitivement aux célèbres « chênes de Mambré, qui sont à Hébron » [13]. Et le scribe sacré prend bien soin de préciser que, si Noé était âgé de six cents ans lors de la crue universelle [14], Abraham, lui, en avait soixante-quinze quand il sortit de Haran [15].

Dans quel poignant dessein, les saintes Ecritures esquissent en traits sommaires mais saisissants cette grande figure préchrétienne qu'est Abram, avec sa dévotion envers Dieu et l'ardeur conquérante de sa prière. « Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux » [16], s'écriait-il déjà, en se prosternant à terre sous les chênes de Mambré. Alors Yahweh dit : « Puis-je cacher à Abram ce que je vais faire ? » [17].

Voilà Celui dont « les délices sont d'être avec les enfants des hommes », la Toute-Puissance elle-même, surpris en mal de confidences, de se répandre, d'épancher son cœur dans le cœur de son serviteur. Qui nous relatera les douceurs de ces tête-à-tête inconcevables, entre l'Engendreur et l'engendré, entre le néant et l'Etre qui est tout ? « Abraham restait seul avec Yahweh », ajoute ingénument la *Genèse* [18]. Admirons comment cet orant va profiter de « l'heure exquise » de ses divines intimités pour plaider la cause de la terre et des pécheurs. Quelle rhétorique brûlante en faveur de toutes les iniquités et des impiétés de notre propre temps circule, toujours actuelle, sous le libellé archaïque ! L'amant « s'approche » et dit : « Tu ferais périr le juste avec le coupable ? Jamais tu

12. *Mt.*, XIX, 21.
13. *Genèse*, XIII, 18.
14. *Gn.*, VII, 6.
15. *Gn.*, XII, 4.
16. *Gn.*, XVIII, 3. Il est curieux de rapprocher ce verset de l'*Exorde*, XXXIII, 13.
17. *Genèse*, XVIII, 17.
18. *Gn.*, XVIII, 22.

n'agiras ainsi ! Le juge de toute la terre ne rendrait pas justice » [19]. Cerné dans sa mansuétude, le Tout-Puissant répondit : « Si je trouve à Sodome cinquante justes dans la ville, je pardonne à toute la contrée à cause d'eux » [20].

Ausitôt, l'avocat improvisé de la race humaine, qui est en même temps un connaisseur sans précédent des faiblesses miséricordieuses de Dieu, s'anéantit devant la transcendante Majesté : « Oh ! de Grâce ! j'ose parler au Seigneur, moi poussière et cendre. Peut-être des cinquante justes il en manquera cinq. — Je ne la détruirai pas, répond Yah, si j'en trouve quarante-cinq ! » [21]. — « Peut-être en trouvera-t-on quarante ! » — Yahweh cède pour quarante [22]. Et ainsi de suite, du dialogue passionné où, à chaque abaissement conscient de la créature correspond une nouvelle concession éblouissante du Créateur.

« Daigne le Seigneur ne pas s'irriter ! Je ne parlerai plus que cette fois » [23]. Cette fois, qui est en effet la dernière, le Seigneur consent à retenir son bras pour dix justes.

L'humilité confiante a vaincu Dieu.

* * *

Abraham avait éprouvé la tentation et donné son tout à Dieu, aux heures de pure foi, dans la personne de son fils unique Isaac, dont l'immolation ne fut empêchée que par un ange. Quelle vocation connaîtra cependant plus d'orages — sinon de naufrages — que celle de Moïse ?

Autant Abraham implorait Dieu avec audace lorsqu'il priait le front contre terre, autant Moïse, qui Lui parlera pourtant face à face, lui seul [24], tout au long de son existence tourmentée, y mettra de gaucherie, d'hésitations quasi irritantes pour la Divinité, y trahira le doute profond quant à l'authenticité de son propre rôle et, presque, à la sagesse des omnipotentes

19. *Gn.*, XVIII, 23, 25.
20. *Gn.*, XVIII, 26.
21. *Gn.*, XVIII, 27, 28.
22. *Gn.*, XVIII, 29.
23. *Genèse*, XVIII, 32.
24. *Deutéronome*, XXXIV, 10. Voir aussi *Nombres*, XII, 8.

interventions elles-mêmes dans l'histoire humaine. On se rappelle que, faisant paître le troupeau de Itro, son beau-père, qui était prêtre de Midyan, le futur conducteur du peuple hébreu mena ce troupeau au delà du désert et arriva à la montagne de Dieu, à l'Horeb, d'où Yah l'interpella du milieu du buisson tout en feu et qui ne se consumait pas : « Moïse, Moïse ». Il répondit : « Me voici » [25]. Et il se couvrit le visage, car il craignait de regarder Dieu.

« Et maintenant va », dit Dieu à son oint [26]. Dès lors s'ouvre l'interminable série des atermoiements et des protestations d'ineptie de cet investi de mission par trop timide : « Qui suis-je pour aller vers Pharaon et pour faire sortir d'Egypte les enfants d'Israël ? » Dieu commencera par lui donner une réconfortante assurance : « Je serai avec toi » [27].

Puis Moïse dit à Yah : « S'ils me demandent quel est le nom du Dieu de leurs pères, que leur répondrai-je ? » Et Dieu dit à Moïse : « Je suis parce que je suis. C'est ainsi que tu répondras aux enfants d'Israël : « Je suis » m'a envoyé vers vous... » [28].

Moïse reprit : « Ils ne me croiront pas et ils n'écouteront pas ma voix ». Yah lui dit : « Qu'as-tu dans la main ? — Un bâton. — Jette-le à terre ». Et le bâton devint un serpent, et Moïse s'enfuyait devant lui. Yahweh dit à Moïse : « Etends ta main et saisis sa queue », — et il tendit la main et le saisit, et le serpent redevint un bâton dans sa main ,— « afin qu'ils croient que Yahweh, le Dieu de leurs pères, t'est apparu... » Yahweh lui fait ensuite porter la main à son sein et celle-ci se couvre d'une lèpre blanche comme la neige, puis retirer, et voici qu'elle redevint comme le reste de son corps. « Et s'ils ne croient pas même à ces deux signes, renchérit Yah en terminant, tu prendras de l'eau du fleuve et tu la répandras sur le sol, et l'eau que tu auras prise du fleuve deviendra du sang » [29].

Moïse résiste. « Ah ! Seigneur, je ne suis pas un homme disert... » protesta-t-il, accentuant son bégaiement qui était chez lui infirmité de

25. *Exode*, III, 2, 4.
26. *Ex.*, III, 10.
27. *Exode*, III, 11, 12.
28. *Ex.*, III, 13, 14.
29. *Ex.*, IV, 1-9.

naissance. Yahweth lui dit : « Qui a donné la bouche à l'homme... N'est-ce pas moi, Yahweh ? Va, j'assisterai ta bouche... » [30].

Moïse dit : « Ah ! Seigneur, envoie donc, c'est par un intermédiaire que tu enverras ». Alors, lit-on au texte prophétique, la colère de Yahweh s'enflamma contre Moïse, et il dit : « N'y a-t-il pas Aaron, ton frère ?... Je sais qu'il s'entend à parler, lui... C'est lui qui parlera pour toi au peuple ; il te servira de bouche, et tu lui seras un Dieu » [31].

Moïse part vers Pharaon et l'on connaît les difficultés surhumaines de son voyage, les rebuffades du prince païen dont chaque révolte du cœur contre l'amant de Dieu fut punie d'une des dix « plaies » d'Egypte. Quand ce monarque lui oppose ses refus successifs, quand la multitude hébraïque insurgée contre Dieu et son propre magistère profère des plaintes blasphématoires, Moïse « retourne » vers Yah et « crie », tantôt sur le ton de la supplique, tantôt sur celui d'un semblant de reproche : « Seigneur, pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple ? Pourquoi m'as-tu investi de cette mission ? Voici que j'ai des lèvres incirconcises... » [32]. Et, cependant. aux ordres de ce pusillanime prédestiné, sur un geste de sa main divinement assistée ou une élévation de ses bras renforcés de la force même de Dieu, les grenouilles pleuvent, une épidémie purulente éclate, la grêle rase le sol, la mer se scindera pour que les protégés du Seigneur y passent à pied sec.

Même guidé, nuit et jour, par la colonne de feu ou de nuée, le peuple choisi, précisément à cette occasion de la poursuite des chars et des cavaliers égyptiens, s'en prend, avec murmures ou menaces, à Moïse, et Moïse intercède aussitôt auprès de Dieu. Ce n'est pas assez que Yah engloutisse, sur les pas des Israélites, l'innombrable ennemi qui les traquait, tout l'itinéraire désertique est jalonné des infidélités et imprécations des Juifs ingrats contre leur céleste Bienfaiteur. Chaque fois Moïse crie, ou plutôt prie. L'eau douce vient-elle à manquer comme à Mara, les vivres comme à Sin, toute eau, potable ou non, comme à Réphidim : toujours Moïse

30. *Ex.*, IV, 10, 11.
31. *Exode*, IV, 13, 14, 16.
32. *Ex.*, V, 22 ; VI, 12, 30.

plaide et Yah exauce [33]. Advient le drame de Mériba : « La fontaine sourdra du rocher où tu le frapperas », dit Dieu. Par malheur Moïse donne deux coups, au lieu d'un, de sa verge, contre le roc désigné pour le miracle. Injure suprême au cœur de Yah : « Tu as forfait contre moi au milieu des enfants d'Israël, aux eaux de Qadech, et tu ne m'as pas sanctifié » [34]. A cause de cette faute, Moïse n'entrera pas dans la Terre promise, mais Josué y précédera le peuple de Dieu.

Et pourtant Dieu aimait Moïse. Que de fois il le vengea, ouvrant dans la terre un trou béant pour happer sans pitié ses persécuteurs, frappant de la lèpre quiconque le méprisait, posant à ses délateurs terrorisés cette question : « Pourquoi n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur, contre Moïse ? [35]. Surtout, le Juge des vivants et des morts portera, en faveur de ce troisième rédempteur du genre humain, un témoignage à faire pâlir, peut-être, celui-là même qu'allait rendre Jésus au Baptiste, quand le Verbe de Dieu sera venu s'incarner sur la terre : « S'il y a parmi vous un prophète de Yahweh, c'est en vision que je me manifeste à lui, c'est en songe que je lui parle. Tel n'est pas mon serviteur Moïse, à qui je parle bouche à bouche, en me faisant voir, et qui contemple ma face » [36].

* * *

Grandeur indéchiffrable des divines préférences ! Que d'arbitraire dans ces choix de la part de Dieu, Lui le libre par excellence, le dispensateur de tous biens, qui peut, au gré de son caprice, prodiguer ses dons à droite et à gauche, combler le mérite ou l'immérite des bénédictions insignes. Et à ceux d'entre nous qui oseraient Lui en faire grief la leçon de cette parabole péremptoire : « Ne m'est-il pas permis de disposer comme je l'entends de ce qui est mien ? Ou votre œil sera-t-il mauvais parce que je suis bon ? [37].

---

33. *Exode*, VIII, 8 ; aussi VIII, 26 ; IX, 33 ; X, 18. Voir surtout *Ex.*, XIV, 15 ; XV, 25 ; XVII, 4, et *Nombres*, XII, 13.
34. *Nm.*, XX, 12 ; *Deutéronome*, XXXII, 51.
35. *Nm.*, XII, 8.
36. *Op. cit., loc. cit.*
37. *Matthieu*, XX, 15.

Pas n'est besoin de scruter longtemps le cheminement, les raisons profondes des glorieuses prévenances d'En-haut pour comprendre combien le choix, souvent, était justifié chez son objet, est venu remplir de liesse une âme ayant eu l'option de s'en montrer, au préalable, soit digne soit indigne, à une étape déterminée du pèlerinage terrestre. Pour ce qui fut de Moïse, d'Abraham et de Noé, quelques mots seulement du *Pentateuque* jettent, dans chaque cas, un jour insoupçonné sur les trésors de sainteté enfouis en ces natures, faillibles certes, mais éperdument fidèles à la grâce.

De Noé, sublime inconnu, la *Genèse* ne nous apprend qu'une chose : il « était un homme juste, intègre parmi les hommes de son temps, il marchait avec Dieu » [38]. Charité foncière d'un cœur consacré, que d'ainsi « voler », comme dit le Psalmiste, « dans la voie des commandements » du Seigneur !

D'Abraham, un autre verset de la *Genèse* nous livre, un peu plus loin, la vertu fondamentale, en ces termes : « Abram crut à la parole de Yahweh, et cela lui fut imputé à justice » [39]. La foi tel était le fond de la spiritualité d'Abraham, la foi, mais une foi vive, agissante, « à transporter les montagnes », affirmera Jésus, qui s'abîme avec frénésie dans le spectacle de sa propre contingence et dépendance, parce que cette reconnaissance est un tribut correspondant de payé à l'indépendance essentielle et à l'absolue nécessité métaphysique de Dieu.

Enfin, pour Moïse, les *Nombres* nous révèlent l'élément saillant de cette fruste et magnanime nature : « Moïse était un homme très modeste, plus qu'aucun homme sur la face de la terre » [40]. Augustes effacements de l'âme sainte, qui, forte d'un sentiment unique, celui de son impuissance, s'en sert comme d'un tremplin pour bondir en pleine espérance, attend tout de Dieu, Lui arrache tout, parce que, entièrement vidée de soi, elle ne veut plus rien recevoir que de Lui.

« Je vous obtiens déjà puisque je vous espère... »

---

38. *Genèse*, VI, 9.
39. *Gn.*, XV, 6.
40. *Nombres*, XII, 3.

Trois amants de Dieu

Charité de Noé, foi d'Abraham, espérance de Moïse, que ce triple charisme théologal soit les trois ailes dont nous nous élèverons désormais vers Dieu ! O justice de l'enfance du monde ! ô humilité, seul véritable culte de latrie ! ô certitude aveugle et enivrante de Dieu, d'être aimés de Lui, qui nous ente et nous ancre au Seigneur ! restez avec nous pour la vie, lorsque tout a été une fois centré sur Dieu, et que l'âme n'avance plus dans le noir que les yeux clos, en un abandon amoureux à sa Providence ineffable.

Sûrs que nous sommes, disait saint Bernard, que « nous ne le chercherions pas tant si Lui ne nous avait cherchés le premier ».

Jeannine Bélanger

Félix Leclerc : ses livres et ses chansons

Une tête de moine italien sur un corps ténu comme un blé. En un moment j'étais conquis par le clair regard, la vibration de l'âme, l'impatience au dedans d'un message qui cherchait encore son expression...

Père Legault, C. S. C.

Moi, mes souliers, journal d'un lièvre à deux pattes, est l'histoire de Félix Leclerc, le grand et lumineux poète-chantant canadien, avec une bouffée de grand air et ses petits amis les animaux. « Un troubadour sans règles ni lois, ni recettes, ni conseils, qui fait ce qu'il y a dans son cœur : voilà le lièvre que je voulais devenir », nous dit Leclerc : c'est là en effet ce qu'il est devenu.

Félix Leclerc est né à La Tuque, en 1914, en plein milieu d'une grosse famille et d'une belle campagne canadiennes. Il étudia à l'Université d'Ottawa, et faisait déjà des chansons à 18 ans ; c'est par hasard qu'à vingt ans il se trouve *speaker* à la radio de Québec ; trois ans plus tard, il est scripteur à la radio de Trois-Rivières, puis redevient cultivateur sur la terre paternelle, et tente sa chance à Montréal, à Radio-Canada, où Guy Mauffette le pousse comme auteur et chansonnier ; entre temps, il devient aide-embaumeur, et, ce qui est plus agréable, Compagnon de Saint-Laurent.

Plusieurs se rappellent ces belles émissions radiophoniques où Leclerc nous faisait connaître ses poèmes, ses fables, ses contes, ses chansons ; comme il avait un solide sens dramatique, le théâtre l'attirait, et il monta *Maluron, Le P'tit Bonheur, la Caverne des Splendeurs*. En 1946, il va se retremper parmi les pêcheurs-cultivateurs de l'Ile d'Orléans, et il décroche le Second Prix de la Province de Québec. La vie de Félix Leclerc est celle d'un artiste, mouvementée, peu assurée : il la raconte simplement, avec un humour sensible et délicieux ; il est toujours lui-même, avec sa conscience aiguë de certaines choses et une sincérité profonde. Leclerc se cherchait, et il se trouvait à mesure qu'il s'exprimait.

Sa personnalité, bien riche et bien sympathique, noble de la noblesse des gens simples, dense de la densité d'un message qui jaillit de la richesse

de son être, qui s'impose à l'attention ; et au fond le drame d'une âme sensible, d'un canadien errant... Mais aussi pétillant tout spontanément d'humour et d'espoir devant la vie qui s'ouvre à lui sous des horizons qui auraient desséché tout autre lièvre que lui : car Leclerc porte bien son nom : *Félix*, l'heureux, et *Leclerc*, la lumière de la belle grande nature toute simple et droite.

En 1950, on l'invitait à faire un tour de chant à Paris : il nous raconte sa première soirée au grand music-hall parisien de l'ABC d'une manière savoureuse ; son immense et communicatif talent y déclencha un enthousiasme chaudement accueillant ; *Moi, mes souliers* rapportait le Grand Prix du Disque en 1951, et les engagements glorieux accaparaient le lièvre canadien en France, où on l'adoptait si spontanément, avec l'intelligence et le bon goût d'apprécier ce grand artiste, cet étonnant créateur. Le conteur nous dit dans son livre Paris et les gens de là-bas, une corrida, une visite au pape ; il nous dit son premier enregistrement : « C'est une de mes chansons que l'on joue avec les harmonisations du lièvre Crassi. Je m'asseois dans l'ombre et je me mets à pleurer ».

Félix Leclerc est un authentique, il est lui-même, et c'est pour cela qu'on l'aime. Il n'a pas son pareil, il est exclusif, original, sans aucune affectation ; « avec ses dynamismes vierges et ses rugosités », comme disait le Père Legault. Tel il est, tel son livre *Moi, mes souliers* nous le montre. Un poète, un grand poète, un bien grand poète : et canadien en plus de ça, ce qui nous libère une fois de plus du sec impératif de l'importation dans le domaine des grands artistes ! Ne l'obligeons plus à exporter son talent et son génie, à chercher ailleurs un meilleur accueil : pourquoi ne pas nous enrichir de sa présence ? Deux bons moyens : se procurer ses disques et ses livres...

Félix Leclerc, ses livres. — L'œuvre de Félix Leclerc est une émouvante création qui va de la littérature à la musique, en tenant toujours des deux : il y vit un rythme fondamental tout fait de poésie, d'une profonde sympathie, d'une fraternelle compréhension humaines. Le tirage global des livres de Leclerc, chez Fides, monte à 120 000, ce qui est vraiment impressionnant pour un écrivain d'une littérature encore jeune.

Adagio, contes. — L'auteur nous raconte, avec simplicité, sensibilité, des histoires de la campagne canadienne ; certaines sont plus longues, plus intéressantes au goût de certains : je crois qu'elles sont toutes bien réussies. On peut préférer *l'Ecriteau* à *l'Attente*, ou choisir *l'Orage, le Voleur de Bois.* La franchise et la spontanéité de Leclerc, sa profonde sympathie pour l'homme, sa fraternelle amitié, nous rendent ses contes émouvants et attachants : sous sa plume nos paysans vivent, parlent et pensent le plus naturellement ; fraternité, thème de base, car Leclerc a touché la lutte entre les hommes, l'a sentie dans son tragique, la dénonce : il prêche, dans un développement poétique, la solidarité fraternelle, la communion humaine.

Allegro, fables. — Leclerc s'y révèle un excellent et plaisant fabuliste : il anime les bêtes, les insectes, les plantes, dans une dimension humaine. Au détour de la nature, il rejoint l'homme ; sa sensibilité et son attention devant la vie lui permettent de nous dévoiler un peu de la réalité poétique des êtres, tout en nous communiquant sa pensée, qui est jeune, vigoureuse, équilibrée, jaillissant d'une vie intérieure riche et bien en forme. Leclerc s'approche beaucoup du bonhomme La Fontaine, tout en restant lui-même. Son humour espiègle nous fait sourire, sa sincérité nous émeut, ses réflexions nous invitent à comprendre certaines réalités.

Andante, poèmes. — Leclerc comprend la vie, à sa manière bien personnelle, et toujours dans l'éclairage de la solidarité fraternelle, de l'amour. Une vingtaine de pièces, pleines d'un souffle jeune, dramatique, vivant, symbolique ; c'est simple, bien fait, profondément humain ; le style est souple, élégant sans recherche ; la pensée, riche, chaude, communicative, émouvante. Signalons en particulier : *Ce Vendredi-là, le Hamac dans les Voiles, la Symphonie de Septembre.*

Le Hamac dans les Voiles. — Extraits des trois précédents, où l'on retrouve une bonne part du lyrisme agréable, sincère, simple, de cet écrivain qui sait faire neuf, personnel, plaisant sans sentimentalité artificielle.

Pieds nus dans l'aube. — Leclerc y raconte un peu de son histoire et beaucoup de celle de son enfance ; style spontané, chaud de l'élan du

cœur, touché de l'effluve de la grande nature, plein d'une présence mystérieuse qui se cherche ; lyrisme sans affectation ; enchantement, et aussi ouverture nostalgique d'une grande âme toute vibrante sur la vie des hommes. Livre qu'on rapproche du *Grand Meaulne*, ou mieux de *Rue Deschambault*, de Gabrielle Roy.

Dialogues d'hommes et de bêtes (1949). — Une douzaine de dialogues : *Sandale le charmeur, les Cinq petits lapins, la Nichée, le faux Rossignol*, qui s'aperçoit qu'il faut être soi-même ; l'étrange chasse à l'homme de Karkalade ; le soulier dans les labours ; le cirque qui dresse ses tentes, avec ses animaux qui parlent comme des hommes ; des rats qui raisonnent, des fleurs qui vont au bal. Tout le monde, fait d'évocations et d'images mystérieuses, du merveilleux poète canadien.

Théâtre de village (1951). — Les péchés dans le hall, et pris entre eux, l'homme ; cette pureté fraîche et cristalline des Bergers ; les deux têtus, qui nous apprennent « qu'aider, c'est aimer, et aimer, c'est le point d'or dans la nuit des hommes ». Il y a aussi les amoureux, et Ti Jean, et le rêve de Jos : le Christ revient, mais comme l'homme est le même, on le tue encore, mais en le fusillant, cette fois : le Progrès, vous comprenez ! Un sentiment dramatique baigné de fraîche poésie et de compréhension humaine ; lyrisme chaud, dense, coloré ; humour. Tan-fan le glorieux, qui trouve la gloire bien fragile et l'oubli bien noir...

Ces livres, publiés chez Fides, à Montréal, révèlent un solide talent, dont la forme plaît surtout par sa fraîche jeunesse, par sa simple écriture, par son sens dramatique ; dont la pensée est belle, vivante, ouverte largement à la vie. Tel est Félix Leclerc : telle est son œuvre. Son livre *Moi, mes souliers*, paru à Paris, est dans la même veine poétique, et il marque même une amélioration sensible dans le sens de l'humour, de la valeur musicale du texte, de l'ampleur de la pensée.

Ses chansons

Les chansons de Félix Leclerc tiennent à la fois de la poésie, du drame et de la musique : elles sont toutes d'authentiques réussites dans le domaine de la chanson populaire. Quoiqu'assez nombreuses, se comp-

tant par plusieurs dizaines, elles ont toujours la même qualité poétique et le même charme sensible et délicat d'un souffle de grand air : Leclerc s'y révèle un attachant poète lyrique, qui sait atteindre l'art d'une puissance et d'une signification universelles, en s'appuyant sur la tradition folklorique canadienne (plus riche qu'on ne le croit généralement) et française.

Leclerc est émouvant parce qu'il est sincère, simple et profondément humain : son âme, très sensible, sait merveilleusement traduire et nous communiquer ses émotions, sans pour autant nous dévoiler son mystère : mais nous pouvons participer avec beaucoup de joie à ses créations. Ses chansons témoignent de la richesse, de la variété, de la coloration sonore délicate de sa personnalité ; de sa densité et de sa sympathique humanité aussi.

Maurice Chevalier, conquis par la personnalité inimitable du chansonnier canadien, disait qu'il avait atteint la véritable gloire : les ouvriers sifflent dans les rues de Paris (et de bien d'autres villes) ses chansons. Et Charles Trenet, le poète bohème de la chansonnette française, le fou-chantant, déclarait que Leclerc apporte un souffle d'authentique et d'originale poésie dans la chanson populaire. Chevalier et Trenet ne peuvent se tromper : non plus que les nombreux gens de goût qui aiment les poèmes musicaux de Leclerc.

Cette noblesse, ce souffle de poésie délicate et dense à la fois, cette intention mélodique toujours nouvelle, ce déroulement d'une pensée si personnelle et si belle, cette coloration si douce et si tendrement humaine : tout cela révèle l'âme d'un bien grand artiste. Leclerc possède une voix profonde, riche et émouvante ; l'usage remarquable d'un instrument bien simple, la guitare, donne à ses chansons une sonorité, un relief et un rythme uniques ; ses textes sont toujours de beaux petits poèmes, de toute première valeur ; sa musique est bien faite, enlevée, rythmique et mélodieuse, sans aucun sentimentalisme : un souffle de poésie au grand air, une vie riche et puissante, sensible...

Les disques de Leclerc sont nombreux. Toutefois, nous voulons en signaler un, particulièrement remarquable par ses qualités exception-

nelles : perfection technique, choix indiscutable, présentation soignée ; c'est un microsillon Polydor (LP-530 001). Voyons un peu ses neuf chansons :

Moi, mes souliers (Grand Prix du Disque 1951). — Ballade des souliers, où la guitare met en relief la souplesse, le rythme et la densité du poème. Aventures sur les routes de la vie. Le monde vu par les souliers : fées, misères, champs, femme... Poésie : « Au paradis, paraît-il, mes amis, C'est pas la place pour les souliers vernis, Dépêchez-vous de salir vos souliers : Si vous voulez être pardonnés... »

Le P'tit Bonheur (Orchestre de A. Grassi). — Probablement la mieux connue et la plus aimée des créations de Leclerc : émotion sincère, rythme mélodique, histoire triste et tragique, simplicité touchante, dense humanité ; orchestration nuancée et délicate, guitare rythmique. Finalement la Joie de vivre : « Il me reste la vie ! », mais la perspective de la vie concrète : « Ou bien je me ferme les yeux ». Finale sifflée qui ouvre sur l'infini...

Le Roi heureux. — La guitare participe au débit de l'histoire en s'intégrant au mouvement, en lui communiquant un rythme et une sonorité uniques. Une belle légende d'un roi heureux, qui veut connaître ses gens : « Ayez pitié de ceux qui sont rois ! » Car avec la « soif du pouvoir », il n'y a qu'un petit toit de chaume pour donner le bonheur dans la simplicité : l'homme heureux n'a pas toujours de chemise : son cœur plein d'amour lui suffit...

Train du Nord (avec écho). — Histoire d'un étrange voyage d'un petit train du Nord qui se perd dans le firmament sans personne à bord. Beaux effets, délicats, simples et de goût excellent, d'un mystérieux écho. L'air, sur un rythme de voyage, est soutenu par un accompagnement sensible à la guitare qui imite le mouvement d'une locomotive. Un beau petit poème musical...

Bozo (orchestre). — L'orchestre introduit l'histoire en la revêtant d'un mystère de conte de fée. Complainte de Bozo, le fils du matelot, amoureux-fou, avec son beau rêve... Une richesse et une finesse de poésie

et de mélodie. Leclerc siffle un rythme avec sa guitare. Accompagnement d'orchestre à peine esquissé, qui épouse la triste délicatesse du poème.

Contumace. — Une histoire bien intéressante, non dépourvue d'humour, de rythme, de poésie, de mélodie, de vie... et de vérité ! Ti-Jean et l'habitant en prison pour avoir fait de la chanson et de la philosophie : choses qui fleurissent en liberté, et aussi à l'ombre des barreaux... La guitare met en relief la richesse mélodique de ce joli poème : c'est la chanson à son apogée de la simplicité populaire, de la candeur de l'enfance, dans toute sa dimension de charme.

Hymne au printemps (orchestre). — Orchestration intelligente et sensible, qui dégage la beauté mélodique des paroles et de l'air. C'est la vie qui rejaillit dans le cœur attristé de l'homme refroidi par l'hiver, l'absence, la mort, la vieillesse. Le printemps, la vie, la liberté... Un hymne émouvant, un beau poème au printemps.

Echo (orchestre). — Une autre belle complainte, profondément poétique. Leclerc parle parfois de l'Absente : ici avec une savoureuse simplicité, une délicate pureté, une émouvante tendresse. Une poésie sincère, une tristesse typiquement musicale, dans un doux déroulement d'orchestre et un sobre pincement de guitare : « Pour qu'elle entende ma voix ». Echo d'un grand amour vidé par l'absence. Une chanson d'amour qui n'a rien de mièvre, de sentimental, d'artificiel : si différente et si belle ! La voix chaude, profonde, sympathique de Leclerc nous émeut sincèrement.

Francis. — Le sifflet et la guitare de Leclerc : un duo enlevé ouvre la chanson. Puis c'est Francis qui s'en va, bien vivant ; son évocation est pleine de sensibilité, dans un souffle de grand air pur et de belle nature. Un air entraînant, délicat, une histoire intéressante : « Prends courage ». La phrase finale sifflée ouvre un autre drame condensé et émouvant de Leclerc sur des perspectives poétiques mystérieuses et merveilleuses...

Les chansons de Leclerc, c'est tout cela, et beaucoup plus : c'est ce qui ne peut se dire avec des mots d'appréciation : de la poésie. Il suffit de prendre contact avec cette œuvre spontanée, qui jaillit dans l'expression

de son message si humain, pour se sentir immédiatement enrichi et grandi. Je sais qu'il y a encore d'autres très belles chansons de Leclerc : pourtant, il suffit de mentionner celles-là, car si vous les possédez, vous me comprendrez bien facilement, et si vous avez la bonne idée de vous les procurer, vous apprendrez à les connaître et à les aimer. Ceux qui veulent s'entourer de beauté ne peuvent manquer cette belle occasion que nous offre un bien grand artiste canadien, de dimension internationale : nous lui en sommes bien reconnaissants...

Un message d'homme. — L'œuvre de Félix Leclerc est unique en son espèce, et a sa place spéciale, au delà de tout cadre et de toute classe, aux côtés de celles de Péguy et de Saint-Exupéry ; si ce n'était pas de choquer certains pointilleux, j'ajouterais : tout près de l'œuvre de Baudelaire, de Jacques Prévert, de Charles Trenet.

Depuis son retour à Montréal, Félix Leclerc est apparu à la télévision canadienne quelquefois, moins souvent, je crois qu'à Paris ; il en est de même pour ses disques à la radio : la radiodiffusion française doit permettre aux auditeurs de là-bas d'entendre plus souvent la voix de notre poète que le fait notre radio canadienne pour nous ? A sa résidence de Vaudreuil, Félix habite-t-il toujours son monde féerique et mystérieux, d'où il nous ramène des grands morceaux de rêves et de poésie ? Pourrait-il même s'en empêcher ? Il y a beaucoup de canadiens, de plus en plus, qui attendent ses nouvelles chansons et ses nouveaux écrits, en appréciant la joie sereine et l'émotion authentique et profonde déjà existantes dans l'œuvre actuelle.

Nous voudrions tant que ce canadien errant malgré lui ne soit plus jamais dans la pénible obligation de s'expatrier : il nous a tant donné et nous attendons tant de lui ! Puis nous nous disons que son œuvre ne serait pas aussi belle, s'il n'avait pas tant souffert ; mais pourquoi ajouter des souffrances inutiles ?

Guy Robert

L'adaptation en pays de mission

L'adaptation est un terme courant dans le domaine de la biologie, où il désigne une certaine ingéniosité inventive caractéristique des êtres vivants. Les vivants, en effet, inventent d'instinct des modifications plus ou moins profondes de leur structure dans le but évident de survivre à travers les multiples variations de leur environnement.

N'a-t-on pas vu les dernières années les moustiques s'adapter même au puissant DDT ?

En biologie, le mot adaptation a son sens précis. Mais peut-on légitimement le transporter tel quel en missiologie, par univocité ? Il semble, bien au contraire, qu'il n'y ait qu'une simple analogie. Dès lors, il convient de marquer nettement, à côté d'une certaine similarité, des différences très importantes.

A la rigueur, l'adaptation missionnaire aussi est une certaine ingéniosité inventive qui invente des moyens d'apostolat mieux adaptés aux différents milieux où travaillent les missionnaires. Mais là s'arrête la ressemblance.

D'abord le terme biologique d'adaptation vit dans le climat de l'hypothèse évolutionniste. Il est en étroite relation avec la sélection des espèces. Et les choses se passent comme si les espèces les mieux adaptées avaient meilleure chance de survivre.

Or le christianisme, dans son essence, n'évolue pas : il échappe au devenir. Il ne peut souffrir de mimétisme. Une religion naturelle, elle, pourrait évoluer au point d'être méconnaissable.

Deuxième différence.

L'adaptation biologique est le fait d'*une* forme de vie, et elle joue à l'intérieur d'*un* ordre, tandis que l'adaptation missionnaire envisage simultanément *deux* formes de vie et *deux* ordres : l'ordre naturel et l'ordre surnaturel.

On n'est plus dans le climat de la biologie, mais bien dans celui de la théologie. L'adaptation missionnaire est dans la dépendance du principe

traditionnel : la grâce ne détruit pas la nature, mais la surélève. Concrétisé en vue de notre problème cela peut se traduire : le christianisme ne détruit pas les différences raciales, ne détruit pas les civilisations, mais les surélève.

On peut avec grand profit s'élever à un point de vue plus haut et baigner notre problème dans la lumière qui émane de la personne du Christ. L'Eglise, le Christ continue ses mystères. Le mystère central est celui de l'Incarnation. La seconde personne de la sainte Trinité faite homme. Et le principe sous-jacent à toute la théologie de l'Incarnation c'est que le Verbe a assumé tout ce qui est assumable dans la nature humaine, pratiquement tout, sauf le péché et certains défauts qui seraient contraires à la dignité du Christ ou à l'accomplissement de son œuvre rédemptrice.

Le travail d'évangélisation par l'Eglise est une continuation de l'Incarnation. Donc le christianisme doit assumer dans les différentes races et les différentes cultures tout ce qui n'est pas péché, tout ce qui n'est pas incompatible avec le message essentiel de l'Evangile.

Une fois en possession d'une certaine définition de l'adaptation et d'un principe très général puisé dans la théologie à la lumière de l'Incarnation, il nous reste à descendre de ces hauteurs, sans cependant jamais les quitter du regard, vers le domaine concret et complexe de l'agir missionnaire.

Avant d'opérer cette descente, permettez-moi deux ou trois remarques.

Première remarque : *Operari sequitur esse.* L'action suit l'être. Avant de remplir son carnet de toutes sortes de recettes d'adaptation, il importe d'abord que le missionnaire *soit* lui-même un adapté.

Etre adapté, qu'est-ce à dire ?

Cela suppose certaines qualités naturelles d'esprit et de cœur, qualités qui viendront surélever les vertus de foi et de charité.

Il faut un esprit très large, très ouvert. Le missionnaire doit faire sienne la pensée du poète latin Térence :

Homo sum
Nil humanum a me alienum puto.

Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

Que le missionnaire sache toujours que sa civilisation n'est pas l'unique civilisation, la civilisation tout court. Aucune civilisation n'épuise toutes les splendides virtualités enfouies par le Créateur dans la nature humaine. Toutes les civilisations disent quelque chose de l'humain, toutes ont quelque chose à nous enseigner. Demeurons donc toujours « enseignables ».

Du côté du cœur, il faut se maintenir dans un désir constant de compréhension, dans un état de sympathie. La première année, ça va assez bien en général. Tout nouveau, tout beau : Mais seule une large charité surnaturelle saura maintenir durant toutes les difficultés et les déceptions cette volonté de compréhension et de sincère sympathie à l'égard du peuple chez qui l'on travaille.

C'est un peu comme dans le mariage. Après la lune de miel passée, il faut beaucoup de courage, de patience, de bonté pour que se construise une profonde et solide amitié.

La seconde remarque regarde le choix des problèmes que j'ai l'intention de toucher.

J'ai été missionnaire au Japon pendant 26 ans. Dans ces conditions. on échappe difficilement à la déformation professionnelle, si l'on peut dire ! Je vous promets de réagir contre cette déformation. Mon auditoire n'est pas composé exclusivement de missionnaires du Japon. J'essaierai donc de choisir des problèmes qui sous une forme ou une autre se présentent probablement dans à peu près tout pays de mission.

Sans prétendre épuiser le sujet, nous avons groupé nos quelques suggestions sous deux rubriques :

1) Adaptation dans l'expression du *message* du Christ.

2) Adaptation dans la transmission de la *vie* du Christ.

L'adaptation en pays de mission

I

Du moment que l'on parle de l'*expression* du message du Christ, le premier point qui vient à l'esprit est celui de la langue du pays. Son importance saute aux yeux. Point n'est besoin d'insister.

Mais puisque nous parlons d'adaptation, signalons que sans une connaissance approfondie de la langue, il est pratiquement impossible de bien comprendre l'âme du peuple auquel on s'adresse. Sans cette connaissance, bien des nuances et bien des finesses échapperont nécessairement, ces nombreuses incompréhensions causeront bien des heurts inutiles et malheureux.

On comprend combien il est désirable que les supérieurs de missionnaires voient clairement leur devoir grave d'assurer ce point. Il est impérieux que ceux-ci s'inquiètent de donner à leurs sujets le temps requis pour une solide formation, et puis les instruments nécessaires : professeurs compétents et expérimentés, livres, grammaires, dictionnaires, et même s'il le faut des *tape-recorders.*

J'ai vu une communauté où l'on a acheté un dictionnaire pour vingt missionnaires. Le dit dictionnaire placé sur la table dans une petite chambre était scrupuleusement épousseté tous les matins. Mais non ! voyons ! Un dictionnaire ce n'est pas un reliquaire ! C'est fait pour être consulté des milliers de fois, sali, raturé et barbouillé. Aussi le résultat fut qu'après dix ans, la plupart dans cette communauté ne savait dire que : « Bonjour, bonsoir... s'il vous plaît, merci et... au revoir ».

Qu'il est triste le spectacle du missionnaire qui parce qu'il n'a pas su résister à la tentation d'agir tout de suite au dépens de sa formation et qui, plus tard, se ronge de regrets quand il se voit terriblement paralysé pour le reste de sa vie. Le surmenage, disait le Père Schwalm, n'est pas une excuse, c'est un péché.

Traduire des mots et des phrases a son importance. Mais plus important encore, bien que beaucoup plus difficile, est le travail de transposition d'un cadre de pensée à un autre cadre de pensée.

Au préalable, cela suppose un gros effort de réflexion pour faire le décalage entre l'essentiel de la Bonne Nouvelle et les superstructures plus ou moins accidentelles ajoutées au cours des siècles. Ensuite un autre effort aussi difficile pour le moins, un effort de discernement pour recueillir jalousement tout ce qui est utilisable dans la mentalité d'un peuple, en vue d'exprimer cette Bonne Nouvelle.

Travail gigantesque qu'un seul homme ne peut évidemment pas accomplir pour son compte. De toute nécessité, c'est un travail d'équipe.

Nil in intellectu, nisi prius in sensu. Rien dans l'intelligence qui n'ait d'abord passé par les sens. Principe universellement vrai, sans doute. Mais comme il faudrait y penser davantage quand il s'agit des peuples non occidentaux dont l'âme est littéralement immergée dans le sensible et l'image.

Le missionnaire qui se veut adapté, doit apprendre péniblement par l'expérience et de longs tâtonnements, ce qui plaît et ce qui laisse indifférente cette sensibilité, aussi ce qui déplaît et choque, puis s'initier soigneusement à la politesse du pays.

La méconnaissance du mode de sensibilité — qu'elle soit une attitude ou une simple ignorance — cause des ravages à la cause de l'Evangile, d'une profondeur, d'une étendue et d'une durée effarante.

Juste un mot sur la forme artistique et liturgique de l'expression du message donné au nom du Christ.

Il faut susciter le plus tôt possible un art religieux indigène. En attendant que cet art existe, ne pas inonder le monde missionnaire de tous ces objets de piété qui suintent le plus mauvais goût et dont la religiosité est fade et souvent louche.

S'il faut pour quelque temps importer des objets de piété, qu'on soit impitoyable dans le choix. Ça fait trop mal au cœur, par exemple, de voir un grand quotidien tiré à plusieurs millions se gausser de nos statues de la Madone parce qu'elles sont indéniablement des horreurs.

N'oublions pas le rôle immense de l'art religieux ; en bien ou en mal, pour l'éducation d'une piété authentique.

Quant à la liturgie au sens propre, c'est-à-dire nettement distincte des rubriques, c'est un trésor jamais assez exploré. Il me semble que la liturgie est une adaptation préfabriquée. Elle émane de la plus pure tradition de l'Eglise. Son langage, à condition qu'on y soit initié et qu'ensuite on se donne la peine d'initier le peuple, est un langage particulièrement parlant pour l'âme des peuples non occidentaux si férus de symbolisme.

Je viens de lâcher le mot « rubriques ». Sur plusieurs points nous gagnerions beaucoup à les améliorer dans le sens de l'adaptation missionnaire.

II

Avec l'annonce du message du Christ, le travail du missionnaire est loin d'être terminé. Il s'agit ensuite de communiquer la vie du Christ, de faire vivre le Christ. A l'exemple du grand saint Paul, il faut enfanter les âmes au Christ et les conduire à l'âge adulte de la perfection chrétienne.

De toute évidence, ce sera là non pas l'œuvre du missionnaire, mais celle de la grâce, des sacrements et de la messe.

Cependant il appartiendra au missionnaire de guider ces âmes vers le plein épanouissement de la grâce du baptême, afin que cette grâce parvienne à rendre « christoformes » non seulement la fine pointe de l'âme où la grâce réside, mais petit à petit, tous les secteurs de la vie individuelle, familiale et sociale.

L'individu païen qui reçoit le baptême est sincère, il fait l'expérience d'une joie profonde en naissant à la vie nouvelle. Il est sincère. Mais sa rédemption n'est que commencée. Tout le vieux fonds païen est refoulé pour un temps dans son subconscient. Il est normal et inévitable qu'il y ait plus tard des éruptions de ce subconscient, violentes et même déchirantes.

A ces heures de crises, il faudra de la patience, du doigté. Pour répondre à sa tâche, le missionnaire doit être capable de comprendre la psychologie de son néophyte. Une maladresse ou une rudesse pourrait tout gâcher.

Tout individu est membre d'une famille. Dans les sociétés de forme patriarcale, il l'est *eminenter*. Comment introduire le Christ dans la famille ?

Gagner un des membres d'une famille, c'est un commencement. Par lui le Christ entre dans la famille peut-on dire. Mais comme un corps étranger dans un organisme. Les conflits sont inévitables et le néophyte verra sa foi sans cesse en butte à une pression terrible dont nous, vivant dans une civilisation individuelle, n'avons pas l'idée.

En conséquence, il importe que les missionnaires entrent en contact avec la famille païenne de leur converti et tâchent d'obtenir au moins un minimum de sympathie.

Deuxièmement, sans négliger les individus, on doit tendre de toutes ses forces à la conversion de familles entières. Ici encore l'adaptation sera importante, sous forme de connaissance, de compréhension et de respect pour la famille telle qu'elle vit dans tel ou tel pays de mission.

A son tour, la famille n'est qu'une cellule de la société. La christianisation de toute la société peut paraître un but bien éloigné, trop éloigné pour l'impatience du missionnaire qui veut avoir des résultats immédiats et tangibles.

Par exemple, quand il n'y a que 200 000 catholiques au Japon contre une population totale de 87 millions, même pour les optimistes de la plus belle eau, la christianisation de toute cette masse est bien, bien loin.

Ce n'est cependant pas une excuse pour perdre de vue ce but ultime. C'est tout à fait *ultimum in ordine executionis*. Et malgré tout, selon l'adage scolastique, cet *ultimum* doit être le *primum* dans le cœur du missionnaire et dans ses plans d'action, le *primum in ordine intentionis*.

Ce but sera-t-il jamais atteint ? Dieu seul le sait. Le succès c'est son affaire. Mais notre affaire à nous, c'est d'y tendre. Le cœur du missionnaire n'a pas le droit de se laisser rétrécir aux dimensions de son petit groupe sympathique de convertis ou de catéchumènes. *Duc in altum ! Urget nos caritas Christi !* Les seules dimensions légitimes sont les dimen-

sions du cœur de Notre-Seigneur. « Prêchez à toute créature... que ce feu embrase le monde entier ».

La christianisation de toute une société ! Si jamais le missionnaire doit se sentir petit et impuissant, c'est bien en face d'une telle tâche.

Encore une fois Dieu seul peut l'accomplir. C'est d'une évidence fulgurante.

Toute société a sa structure spéciale, ses lignes de force, ses centres d'influence, ses angoisses propres. Il importe que le missionnaire se penche sur cette société, l'étudie à fond, afin de dresser des plans généraux, conformes... adaptés quoi à cette société que l'on veut gagner au Christ.

On nous répète à satiété que les voies de l'Empire romain furent un élément providentiel pour l'extraordinaire expansion du christianisme à son début.

Au XXe siècle, avec ses moyens ultra rapides de communication, circuler dans le monde n'est plus guère un problème. Il nous reste à trouver les voies spirituelles qui sillonnent telle ou telle société, à en dresser des cartes exactes afin d'atteindre, par le chemin le plus court possible, au centre, au cerveau et au cœur de cette société. C'est à cette condition que l'activité missionnaire cessera d'aller au petit bonheur. Ici comme ailleurs, aller au petit bonheur c'est aboutir au grand malheur. Que l'on me pardonne ce calembour !

Excursus

Les missiologues nous rappellent sans cesse que le but propre de l'effort missionnaire n'est pas tant le salut individuel des âmes que l'*établissement de l'Eglise*.

Une Eglise bien établie, cela signifie d'abord une hiérarchie et un clergé indigènes. Et autour de cette épine dorsale, les autres organes sont nécessaires pour que cette Eglise puisse vivre pleinement sa vie d'Eglise catholique. Parmi ces organes nommons la vie religieuse.

On voit donc combien le désir des communautés religieuses en mission de s'y recruter et de s'y répandre est parfaitement dans l'ordre. Et nous voici en plein domaine d'adaptation. Pour s'en convaincre, rap-

pelons-nous les énormes innovations créées par saint Benoît lorsqu'il a transplanté le monarchisme de l'Orient en Occident. L'histoire nous donne ici une très forte leçon qu'il n'est point permis d'ignorer.

Le problème est trop vaste pour être traité ici *in extenso*. Contentons-nous de jeter une semence d'idées que la réflexion et l'expérience devront approfondir.

D'abord repenser les trois vœux à la lumière de leur finalité afin de bien dégager leur esprit de telle ou telle concrétisation occidentale et ensuite chercher comment cet esprit des vœux pourra, sans perdre de sa vigueur, vivre dans un climat oriental ou africain.

Cela voudra dire, par exemple, pour la royale vertu de chasteté, ne pas la rabaisser à des détails vestimentaires. Ne pas croire que cette vertu est inséparable de certaines pruderies d'origine occidentale et assez récente.

Pour la pauvreté, oser se demander franchement si la pauvreté va signifier quelque chose quand nos novices sont placés dans un couvent dix fois plus luxueux que la maison misérable où ils ont vécu dans le monde.

Au sujet de l'obéissance, ne pas croire qu'on a atteint à la perfection quand on aura formé une série de gentils automates sans responsabilité, écrasés par la soi-disant supériorité des étrangers. Songer à former de futurs supérieurs indigènes assez mûris dans la vie religieuse pour assumer des responsabilités.

Il faut avoir le courage de tailler dans nos coutumiers, peut-être encore mieux de les remplacer par de nouveaux, qui soient aussi adaptés que possible.

Une autre ligne de réflexion. Repenser à fond l'idée centrale du fondateur et faire les changements que lui-même aurait certainement eu l'intelligence d'opérer s'il revenait sur terre et travaillait avec nous en pays de mission, sans pour autant trahir l'inspiration initiale.

Enfin adapter les règlements, les horaires, les repas, les temps de repos, le mode de récréation aux besoins physiques et corporels des novices indigènes.

Conclusion

Le problème de l'adaptation en mission ? Ça ne pèse pas lourd au bout de la plume quand on écrit ces mots comme titre au haut d'une feuille de papier. Mais dès qu'on gratte un tant soit peu, ce n'est pas un problème qu'on découvre. C'est toute une montagne de problèmes !

Une montagne ! Ça peut être assez obsédant. Pour boucher la vue, rien de plus efficace qu'une montagne ! Ça peut même fausser les perspectives de tout un paysage.

C'est pourquoi, en conclusion, je voudrais vous inviter à reculer assez loin de cette montagne, assez loin pour voir l'ensemble, assez loin pour s'apercevoir qu'après tout, ce n'est qu'une montagne à côté d'une autre montagne, non moins importante, celle qui porte la Croix du Rédempteur.

Mais trève de métaphores montagneuses ! Ce que je veux dire est ceci. Le travail missionnaire de l'Eglise est et doit être une continuation du mystère de l'Incarnation. Donc le christianisme en se répandant doit assumer tout ce qui est assumable dans les diverses cultures et les différentes civilisations. C'est entendu.

Mais, parallèlement, c'est aussi une continuation à travers le temps et l'espace du mystère de la Rédemption. Ce mystère a commencé sur la Croix. Sur la Croix il doit se continuer.

Pour sa continuation l'inéluctable consigne est la suivante : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même, prenne sa croix et me suive ». Cette consigne atteint le missionnaire d'abord et puis à sa suite et à son exemple les « missionnés ».

Ne parler que de l'adaptation au point d'oublier cet autre aspect risquerait de faire de nous des missionnaires qui compteraient plus sur leur habilité que sur la folie de la Croix.

Bernard Tarte, O. P.
missionnaire au Japon

Le plus spiritualiste des explorateurs de l'inconscient

Les « Etudes Carmélitaines » viennent de publier, à l'occasion des quatre-vingts ans de Carl Jung, une étude du Père Raymond Hostie, intitulée : *Du Mythe à la Religion.* Le travail du Père Hostie, de l'aveu même de ses éditeurs, a des visées apologétiques et s'articule de façon à amorcer un dialogue entre théologiens et jungiens. Il répond ainsi au vœu de plusieurs psychologues catholiques, consternés de la faveur croissante que connaît la psychanalyse depuis une décade. Préoccupés des répercussions sur les mœurs qu'en beaucoup de milieux pareil engouement a déclenchées, ceux-ci ne peuvent que se réjouir de voir un théologien s'employer à dissocier la révélation du monde de l'inconscient, qui leur paraît valide, de la dogmatique freudienne, qu'ils jugent néfaste. Les implications chrétiennes des découvertes de Jung dont le Père Hostie fait un relevé méticuleux auraient de quoi les convaincre qu'ils n'ont qu'à en appeler au spiritualisme de Jung pour réfuter et confondre le pansexualisme freudien.

N'est-ce pas verser dans le même simplisme mental dont ont fait preuve les meilleurs esprits des milieux académiques de l'époque victorienne à l'annonce des premières découvertes de la psychanalyse ? Leur signification profonde semble alors avoir échappé même aux plus avertis d'entre eux. Beaucoup se crurent obligés de crier au scandale et de déclarer péremptoirement que pareilles théories ne pouvaient résulter que des divagations d'esprits pervertis et dégénérés. La réflexion du grand psychiatre français, Pierre Janet, est typique des réactions du monde médical de cette époque : « Il n'est pas surprenant que la psychanalyse ait été inventée dans une ville aussi débauchée que Vienne ». A ceci, Freud avait répliqué finement : « Ce qui est peut-être le plus surprenant, c'est que pareil compliment me vienne de Paris » !

A la longue ce qui devait vraiment étonner, c'est que ceux qu'on s'était alors hâté de diagnostiquer comme des cerveaux brûlés continuaient

en dépit de leur âge de manifester la même vigueur intellectuelle. Freud était âgé de plus de quatre-vingts ans quand il mourut. Le dernier livre qu'il publia : *Abrégé de Psychanalyse*, terminé dans les derniers mois de sa vie, est de l'avis de beaucoup un chef-d'œuvre. En moins de cent pages d'une langue concise et limpide, il réussit à opérer une synthèse très articulée de ses découvertes cliniques les plus définitives. Quant à Carl Jung, il vient de fêter ses quatre-vingts ans et n'a jamais fait preuve d'autant de ressources mentales. C'est toujours avec le même enthousiasme qu'on le voit s'attaquer aux problèmes psychologiques à la fois les plus complexes et les plus ardus, tout en se préoccupant de reformuler en des concepts toujours plus adéquats et à l'aide de termes toujours plus nuancés l'essentiel des résultats de ses explorations. Ses intérêts de chercheur ne l'absorbent pas au point qu'il ne cesse de se soucier des problèmes de son temps et de les éclairer à la lumière de sa longue expérience de l'âme humaine.

Les psychologues, pour la plupart, reconnaissent aujourd'hui que ce qui est maintenant connu sous le nom de « psychologie des profondeurs » doit presque tout à ces deux pionniers. Avant Freud et Jung, la psychologie souffrait d'une véritable phobie de la métaphysique. Cédant, comme toutes les disciplines de ce temps, à l'envoûtement du positivisme, elle n'appréhendait rien de plus que de s'aventurer au delà de ce que nos sens pouvaient atteindre. Ainsi la psychologie devait peu à peu dégénérer en psychophysiologie.

Déniant toute existence aux réalités psychiques immanentes, elle ne consentait à explorer que les seuls comportements sensori-moteurs : phénomènes aux dimensions physiologiques, nettement accessibles à l'observation. La psychologie, « science de l'âme humaine », pour bien affirmer son autonomie à l'égard de la théologie, ne se déclarait compétente qu'à étudier les composantes infra-humaines de nos conduites : celles qui nous apparentent, sans nous en distinguer, aux autres membres moins évolués de la famille des mammifères supérieurs. Elle en fut vite réduite, et sembla pour plusieurs décades s'y complaire, à n'être plus qu'une « ratologie ».

La psychologie paraissait avoir à jamais perdu son âme ! On devine de quel rare courage firent alors preuve Freud et Jung en dénonçant les mythes existants et en réclamant qu'on restituât à la psychologie son objet spécifique : la « psyché » dans toute sa complexité et la richesse de son élan vital. Ils insistèrent pour que la psychologie ne se limitât pas, pour nous rendre intelligibles les conduites humaines, à faire appel uniquement aux déterminismes du dehors : influences, inspirations ou contraintes du milieu. Selon eux, il importait surtout de les éclairer par les dynamismes du dedans : mobiles et motifs inhérents au sujet qui agit. C'est ainsi qu'ils furent amenés à découvrir ce monde à la fois mystérieux et primitif de l'inconscient : un monde, avant eux, inconnu des psychologues.

Mais revenons à Carl Jung. Un des tout premiers disciples de Freud, il rompit avec lui après quelques années d'étroite collaboration. Les désaccords d'idées entre eux se détériorèrent vite en conflits de personnes et l'on finit par tout dramatiser. Mais la psychologie devait finalement bénéficier de cette rupture. En rejetant le pan-sexualisme de Freud comme explication exclusive de la genèse des névroses, Carl Jung, à l'aide de nouvelles méthodes d'exploration, mises à point par lui, réussit à pousser plus avant notre connaissance des profondeurs de l'inconscient humain. C'est ainsi qu'il put repérer et éclairer les sources inconscientes de la religion chez l'homme. Ces découvertes l'amenèrent graduellement à reconnaître comme innée notre tendance religieuse et conséquemment à définir son évolution normale comme un acheminement vers une conscience toujours plus lucide et plus aiguë de notre état de créature et de notre dépendance à l'égard de l'Incréé. De là il en vint à conclure que, dans la plupart des cas, les névroses originent de conflits religieux. Aussi préconisa-t-il comme tâche essentielle à la psychothérapie à la fois de libérer et de rectifier chez le patient son besoin de Dieu.

Ces interprétations des conduites humaines apparaissent si satisfaisantes pour des esprits habitués à se contenter des explications béhavioristes, qu'il est facile de se leurrer et de vite céder au mirage de nouveaux mythes non moins décevants. En premier lieu, j'estime que l'on manque

de probité intellectuelle à l'égard de génies de l'envergure de Jung et de Freud, en tentant de dégager les implications philosophiques de leurs découvertes et d'élaborer à partir d'elles une métapsychologie à la fois hermétique et pédante. L'un et l'autre s'y sont à maintes reprises refusé le plus catégoriquement, jugeant que les données cliniques recueillies par eux pouvaient tout au plus pour le moment justifier un ensemble d'hypothèses de travail. C'est le cas surtout de Jung, qui n'a cessé de se soucier de reformuler toujours plus adéquatement ses propres théories à la lumière de ce que lui révélait chaque nouvelle plongée dans les eaux troubles de l'inconscient. Il serait intellectuellement plus honnête d'adhérer à ce que leurs hypothèses nous présentent de concepts valides, tout en demeurant réceptifs aux données nouvelles, susceptibles de nous permettre des reformulations plus nuancées. Au contraire il serait injustifiable de suivre l'exemple de certains disciples de ces deux maîtres qui en sont venus à attribuer stupidement une valeur dogmatique aux moindres écrits de ces derniers. C'est se condamner à verser, comme ce fut trop souvent le cas, en une « freudo ou Jungo-latrie » du genre le plus puéril.

Le Père Hostie, s'il a partiellement évité cet écueil, le doit peut-être à ses intérêts presque exclusivement théoriques à l'endroit de la psychologie de Jung. Par contre le théologien chez lui s'est empressé de baptiser Carl Jung et de le déclarer inoffensif et orthodoxe par opposition au freudisme, contenant selon lui des germes d'une contamination qui pourrait être fatale à une psychologie catholique. Plutôt que de céder à cette tentation de concordisme, toujours irrésistible aux âmes diplomates-nées, il aurait mieux valu à notre avis pour le bénéfice des consciences catholiques procéder à une évaluation, au niveau de la psychologie, des possibilités et des limites thérapeutiques que comportent les techniques analytiques de Jung. Quitte, en soulignant leur caractère hypothétique, à suggérer les correctifs et compléments que seules une compétence et une expérience clinique sérieusement acquises pouvaient justifier d'apporter de façon constructive.

Périodiquement l'erreur de certains esprits catholiques a été de tenter, pour des fins apologétiques, l'intégration de vérités profanes, qui leur sont apparues comme « naturellement chrétiennes », à l'intérieur de synthèses théologiques pour le moins prématurées. Le plus souvent ils n'ont réussi qu'à discréditer et l'Eglise et la théologie. Ils auraient été mieux inspirés, à l'égard des vérités qu'ils considéraient comme établies, parce qu'elles leur semblaient confirmer leurs propres thèses, de faire un décalage très rigoureux entre les divers aspects valides de ce qui, de fait, ne constitue le plus souvent que des théories hâtivement échafaudées. La plus élémentaire tâche intellectuelle qui alors s'imposait aurait été de s'appliquer, avec une grande conscience des exigences de la critique historique, à reconstituer le contexte mental sous l'influence duquel, à l'insu souvent de leurs auteurs, ces théories ont été élaborées. Ce fut le grand mérite du Père Victor White, dans son livre : *God and the Unconscious*, d'avoir scrupuleusement retracé et mis à jour les antécédents historiques qui ont marqué l'évolution de la pensée de Jung. En les situant ainsi dans leurs vraies perspectives, les options initiales de Jung à l'égard des faits psychiques viennent rendre intelligibles les développements, apparemment arbitraires, de ses sondages du monde de l'inconscient. Le Père White fut par la suite en mesure de démontrer, pièces en main, comment les schémas d'interprétation de Jung apparaissent très logiquement comme le prolongement ou le dépassement des prémisses qu'au moment de ses premières intuitions il avait posées, sans en connaître encore toutes les implications.

Il eût été souhaitable que le Père Hostie possédât l'information psychologique, essentiellement pré-requise à la tâche à laquelle il a voulu s'attaquer. Comment a-t-il pu espérer faire œuvre honnête de théologien autrement ? Avant de s'employer à montrer comment certaines théories scientifiques s'insèrent et s'inscrivent dans les mystères ineffables de notre foi, il aurait fallu être en mesure d'en dégager la part certaine de vérité qui s'y trouve. Seules les vérités naturelles rejoignent et révèlent des affinités authentiques avec les vérités de la surnature, et non pas les conjec-

tures provisoires d'explorateurs en route vers des régions encore inaccessibles à la science. Faut-il conclure que certains esprits, incapables d'accepter le mystère dans leur vie, en viennent, par besoin d'auto-justification, à se convaincre qu'ils « rendent gloire à Dieu » en dégradant en « petits problèmes », rigidement catalogués et étiquetés, les découvertes les plus bouleversantes de la science ? Leur quiétude étant troublée, ils s'ingénient à coup de dialectique boiteuse à trouver les réponses confortables, propres à apaiser leur intelligence timorée, plus avide de sécurité qu'éprise de vrai. Comme si Dieu pouvait jamais avoir besoin de nos mensonges !

Février 1956 — Bernard Mailhiot, O. P.

Le sens des faits

Son Excellence Mgr Francis Anthony Morrocco

La sagesse romaine a désigné comme second auxiliaire de Toronto un prêtre XXe siècle qui connaît à fond les questions sociales et tous les problèmes où se débat le monde issu de la dernière guerre. Théoricien et praticien, il sait les principes et a de splendides réalisations à son crédit.

Passant avec élégance de l'anglais au français ou à l'italien qui sont pour lui comme trois langues maternelles, Mgr est né à Peterborough, le 20 juin 1913 de parents italiens venus s'établir au Canada en 1904.

Ordonné prêtre à Peterborough même où il fut baptisé, confirmé et sacré évêque, il a fait d'abord du ministère paroissial dans son diocèse et ensuite étudia à l'Université de Washington l'Action sociale et à celle d'Antigonish le Mouvement coopératif et l'organisation de l'enseignement post-scolaire. En 1948, il était nommé Directeur de la section anglaise de la Conférence catholique canadienne, à Ottawa. Prenant une part importante à la « *Catholic Social Life Conference* », il dirigea durant trois ans un programme d'aide catholique aux immigrants, et suscita la création de coopératives d'habitation, notamment celle de Deschenes, près de Hull où la « *Morrocco Home Building Cooperative* » porte son nom. Que de mouvements sociaux, ici et là, ont bénéficié de sa science, de son expérience, de ses conseils, de son dévouement. Cette vie errante au service de tous les besoins, se ralentit en 1955 quand il fut nommé curé de la cathédrale de Peterborough.

C'est cet homme que, par la volonté du Pape, Son Eminence le Cardinal James Charles McGuigan a consacré évêque titulaire de Limne et second auxiliaire de Toronto.

L'œuvre commencée par cet homme de principe et d'action, va désormais se localiser dans un territoire qui a grand besoin d'une compétence doublée d'un apôtre à l'esprit vif et pénétrant et au cœur de feu.

Des immigrants, il y en a à Toronto, surtout des canadiens français qui végètent religieusement faute de pasteurs pour les comprendre et les éclairer. Il y a aussi des italiens, des ouvriers, et surtout nombre de problèmes sociaux, surtout problèmes de logements modiques qui vont permettre au nouvel évêque de donner sa pleine mesure d'expériences vécues ailleurs. Un beau champ d'apostolat social s'ouvre devant lui et la doctrine sociale de l'Eglise incarnée dans Mgr Morrocco y fera d'autres

merveilles pour la gloire de Dieu, de l'Eglise, du Canada et tout particulièrement pour l'archidiocèse de Toronto.

La « Revue Dominicaine » est heureuse d'offrir à Son Excellence ses vœux et ses prières et de l'assurer de la collaboration de tous les Dominicains du Canada, et tout spécialement du dévouement de ses amis de la petite communauté dominicaine de Port Credit. *Ad multos et faustissimos annos.*

La Direction

La saison théâtrale à Montréal

Au seuil de l'année mil neuf cent cinquante-six, le T. N. M. à Montréal a ouvert sa maison théâtrale avec *Nemo*, pièce de Rivemale, jeune dramatique niçois.

Alexandre Rivemale analyse nos contemporains d'une manière originale et fantaisiste.

Némo est tout simplement ce héros des *Vingt mille lieues sous les mers*, tiré du roman étonnant de Jules Verne.

Cette pièce révèle une incomparable information de notre époque avec son monde scientifique et littéraire, dans un esprit joyeux et loyal.

La pièce se compose de trois actes ; le premier se déroule dans un des salons du sous-marin *Nautilus ;* le capitaine *Némo* lutte dans les profondeurs sous-marines pour les sciences modernes en rapport avec les êtres vivants.

Dans le second acte, la pièce se passe dans le poste du commandement. *Némo* surpasse les probabilités et nous démontre la vanité de l'hypothèse « Hasard » et postule par un contre anti-hasard, une finalité et une volonté intelligente. Volonté qui dirige tout héros.

Soudain Félicie apparaît... C'est la femme éternelle que le héros apprend à connaître. Quand il la connaîtra, il se libérera de la bestialité qui le submerge... Mais la connaîtra-t-il ?

Le dernier acte se situe dans une salle de café de Paris. *Némo*, marié avec Félicie, cherche à s'adapter, à comprendre, à aimer. Mais pour ce héros, c'est la lutte seule sur le *Nautilus*, et l'aventure qui compte. Il préfère cette lutte à la liberté de Félicie...

Rivemale nous démontre que la vie se construit par l'exemple des héros, des saints et des martyrs. Son langage fait parler les critiques et les penseurs.

Ces héros : Némo, le Second, Aronnax, etc... sont le cerveau qui continue d'évoluer. Mais cette évolution se fait à condition d'être capable de dominer le corps.

Nous pouvons agir sur le mécanisme du cerveau pour le redresser ou le fausser ; mais tout perfectionnement durable sera l'œuvre de la liberté, de l'effort par quoi nous collaborons avec Dieu... et avec la nature telle que Dieu la fit, même sur un *Nautilus*.

* * *

La nuit des Rois. — Un chef-d'œuvre théâtral est réalisé par le « Théâtre Club » de Montréal, du 15 février au 3 mars. C'est dans la salle du Gésu que pour la première fois cette pièce est jouée sur le continent américain. Jamais elle ne fut présentée aux théâtres Knowsley et New Park de Londres du temps de Shakespeare.

Le goût très délicat et judicieux de ce dramaturge est conservé par le metteur en scène Jan Doat et son équipe d'interprètes.

Le plus étonné aurait été, très certainement, Shakespeare lui-même de voir dans son œuvre des actrices et des acteurs mariés...

La tradition anglaise, à l'époque, interdisait la scène aux femmes et le recrutement des hommes mariés dans la corporation du théâtre. La forme du théâtre shakespearien tient depuis trois cents ans ; et le caractère essentiel de ce spectacle réside dans la composition scénique très dépouillée et par conséquent simplifiée. C'est par une simplification des gestes, des décors que l'imagination de Shakespeare nous apparaît, que ce soit un arbre ou un acteur fou, bourgeois, bouffon.

L'équipe comprend vingt-deux acteurs. Mais si on compte à la manière shakespearienne, on dira vingt-deux et demi : car dans l'idée de l'auteur, le public est un acteur de la pièce. La pièce n'existe pas s'il n'y a pas de public...

La Nuit des Rois est jouée sans arrêt. Commentée par le bonimenteur Yoland Guérard, elle est accompagnée d'une musique de guitare touchée par Stephen Fentak, entre les principaux actes. La scène circulaire comme celle d'un cirque est sans rideau. Le changement de décors réalisés par Jacques Pelletier, se fait par l'arrière-scène durant le spectacle.

A l'origine, Malvolio est le bouffon, et l'intendant mystifié de cette comédie, c'est William Florington (1537-1610), le propre intendant de la famille des Derbys, en Angleterre, au temps de William Stanley.

Le puritain Malvolio est cet inoubliable *steward*, si parfaitement berné, de la comtesse Olivia. Ce rôle est tenu par Roger Garceau, décontenancé, il est bien ce fou des fous qui fait rire.

Le rôle d'Olivia est joué avec grâce par Charlotte Boisjoli. C'est une grande précieuse... Le duc Orsini est un amoureux banni et éperdu. Ce rôle est interprété par un extraordinaire comédien, précis et éloquent :

Pierre Valcour. Viola, qui se fait passer pour Curio, son frère, joue avec ruse et ambition. C'est Monique Lepage qui interprète magnifiquement ce rôle. Maria, Hélène Loiselle, femme de chambre de la comtesse Olivia, est une fine mouche et ne rêve que de berner le ridicule Malvolio. Le rôle incarné de Maria est parfaitement exprimé. Sir Toby Belch, Gilles Pelletier, est l'oncle de la comtesse et un joyeux buveur, émérite compagnon et quasi cultivé. Le rôle de Sir Tobie, tenu par Gilles Pelletier, est d'un divertissement sensationnel. Cet acteur est surdoué.

Sir Andrew Aguecheek, Benoît Girard, raffole des mascarades, des fêtes, d'escrime et de combat d'ours... Le rôle de Sir André doit «incarner» l'idiotie par excellence ! Ce jeune acteur doit étudier le mot « incarner » dans l'esprit de Shakespeare. Fabien, ou le bouffon sophistiqué, oublie parfois qu'il est un clown... Valentin, Jacques Zouri, est un autre fou qui se prend pour un poète en oubliant sa chanson... Les rôles de capitaine et d'Antonio, tenus par Lionel Villeneuve, parfois trop sérieux, sont équilibrés. Saint-Jean Denis, dans Foster, est excellent. Le prêtre, Gilbert Fournier, est un charmant récitant qui accepte le mariage tel que le définit l'Eglise à l'époque. Le duc épouse Viola et Curio, Olivia. Les autres rôles sont les suivants : les officiers : Pierre Dufresne et Albert Millaire ; les seigneurs : Jacques Thibault, Philippe Trudel, Raymond Quirion et Roland Charette ; les matelots : Jacques Kantorowsky, Claude Thibault et Ralph Rhymann : les bourgeois : Roland Laroche et Paul Davis.

Nous félicitons le « Théâtre-Club » pour la parfaite coordination du travail d'équipe et l'apport du témoignage authentique à l'esprit de Shakespeare. Le « Théâtre-Club » est un peu de ce théâtre médiéval dont Shakespeare s'est inspiré et pour qui il a écrit. *La Nuit des Rois* est une de ces comédies, avec la *Comédie des erreurs*, *Le Songe d'une nuit d'été* et *Le Marchand de Venise*.

* * *

Canadian Concerts and Artist Inc., présente au théâtre Saint-Denis, le vendredi 24 février, *Césare Valetti*, pour la première fois à Montréal, dans un récital. La voix de cet éminent ténor de la « Scala di Milano » s'est fait entendre devant un public enthousiaste.

Ce jeune ténor s'inscrit parmi les chanteurs d'opéras internationaux, avec un style unique et mondial.

Le vendredi, 2 mars, le violoniste, *Yehudi Menuhin* nous a laissé une délicate impression musicale. Menuhin débuta son récital avec *La Folia*, œuvre qui termine l'œuvre instrumentale de Corelli, datant de mil sept cent. Le rythme sonore du virtuose fait ressortir la grande richesse vocale

et instrumentale de l'œuvre elle-même. *Le Printemps* (opuscule 24, n. 5 en fa majeur), de Beethoven, est traduit dans un style éblouissant et le mouvement *adagio* prend une proportion élevée.

Bach, dans la sonate en do majeur, épuise Ménuhin. Pour Bach, le violon est l'instrument le plus riche de thèmes musicaux. Ménuhin nous le démontre par son extrême virtuosité.

Les autres œuvres présentées étaient « Concerto n. 4 en ré majeur » (K 218) de Mozart. « Havanaise » de Saint-Saens. « Perpetuum mobile » de Nvacek termine cette magnifique soirée musicale.

* * *

La Tzigane, les 1, 3 et 4 mars, est présentée par *Les Variétés Artistiques de Montréal* au Monument National.

La Tzigane est un opéra comique, écrit par Delacour et Victor Wilder, harmonisé par Johan Strauss.

Cette pièce se divise en trois actes. Le premier à la campagne, le deuxième dans un salon du palais, et le troisième dans les jardins du prince. Une cinquantaine d'interprètes ont donné ce spectacle fort intéressant, nous rapprochant du Chatelet. Cet opéra demande un grand déploiement des personnages sur scène avec corps de ballets.

Le Mathias est joué par Guy Champagne, acteur souple. La princesse Arabelle est interprétée par Lucette Tremblay dont la douce voix laisse une vive impression.

Léna est jouée par Louise Gosselin et son chant est marqué d'un talent profond.

Le prince est joué par José Jermon, sa voix nous révèle une exquise musicalité.

Cette pièce fut soigneusement présentée et laissa aux spectateurs une excellente impression.

* * *

Les films de « Roméo et Juliette » — L'Université de Montréal a présenté un *Roméo et Juliette* en technicolor et le cinéma Kent, un ballet d'origine russe, deux pièces authentiques de Shakespeare.

Cette tragédie écrite en 1594 par Shakespeare est la plus émouvante. Elle révèle une guerre entre deux familles égales en noblesse dans le cadre de Vérone en Italie.

Deux enfants affolés d'amour au milieu d'une folie de haine nous démontrent le paganisme d'une époque. Roméo et Juliette sont de jeunes païens qui ne se réalisent que dans leur passion et dans leur suicide.

Shakespeare dépeint cette aventure qui eut lieu en 1303 sous le principat de Bartolomeo de la Scala. Dante, au chant VII du Purgatoire, cite les Montecchi et les Capiletti parmi les familles qui ensanglantèrent l'Italie de leurs querelles.

Dans le film de l'Université, le frère Laurent essaie une conversion, dans celui de Kent il n'apparaît que quelques secondes sur l'écran. Le frère Laurent est un alchimiste et un saint homme de franciscain, par ses vertus et sa charité, versé dans l'art de préparer les remèdes aussi bien spirituels qui biologiques.

Ces scènes sont inexistantes dans la version russe. Toute l'importance scénique est donnée par le ballet et la somptueuse présentation. Le rôle de Juliette est dansé par G. Ulanova et celui de Roméo par Y. Zhdanov. Le style de la danse est celui d'une grande simplification et près du folklore russe. Les mouvements souples et gracieux de la danse ballet de Ulanova sont un allègrement à la splendeur et à la noblesse de Juliette créé par Shakespeare.

La légende païenne ressort dans la version russe. La mort se déroule avec puissance sur des marches. Le cadre chrétien ce sont les danseurs. Les russes semblent oublier que primitivement la danse est chrétienne et d'autant plus dans le folklore ukrainien.

Pour le septième art, ces films sont des chef-d'œuvres et expriment des éléments humains médiévaux, tout en faisant honneur à la dramaturgie shakespearienne.

Pain, Amour et Fantaisie — Les cinémas Paris et Bijou ont présenté ce film aussi comique qu'humain de Vittorio de Sica, avec une vedette italienne Gina Lolobrigida.

La production cinématographique Franco-Italienne continue à nous apporter des films pleins de réel et de fantaisie. Vittorio de Sica nous fait sentir nos vérités avec un profond sens humoristique. Finalement, c'est le rire.

Gina Lolobrigida incarne la fille pauvre et belle, à la fois prostituée ou sainte. Elle nous fait connaître par son jeu précis la misère et la joie.

Un court métrage : La spéléologie. — Ce film nous précise cette science de la recherche des cavernes et des crevasses.

Une équipe de spéléologues travaille. Soudain à la lueur du magnesium, on aperçoit un câble immobile... Trois ignitions d'une cigarette. Le câble se rompt et on apprend la mort d'un éminent spéléologue français : Marcel Loubin.

Pourquoi la mort d'un jeune homme et d'un scout ?

Voilà le problème que nous pose ce film.

Au XXe siècle, plus encore qu'à toute autre époque, l'homme doit enrichir le « cerveau » de la science. Demain de nouveaux problèmes économiques vont se poser et les problèmes scientifiques nous obligeront constamment à de nouvelles recherches. Les barrages actuels deviendront des barrages souterrains, pour nous protéger d'un milieu atomique néfaste. Le martyr est celui qui souffre pour une cause. Marcel Loubin en a été un et il en appelle d'autres...

MICHEL GAVREL

Protestants et catholiques

Rien de plus prometteur qu'un vrai protestant qui serait prêt à conduire à son plein épanouissement les grains de sénevé encore vivants qu'il a apportés avec lui et qu'il a retenus en dehors de l'Eglise. L'Eglise catholique devient alors nécessaire à la croissance entière des principes positifs de sa religion. « Le contenu positif du protestantisme, écrit le P. Hamar, n'est pas étranger aux valeurs correspondantes du catholicisme ». (p. 35).

Qu'on puisse écrire une telle conclusion après une étude qui souligne les divergences les plus profondes (par exemple les deux conceptions de la grâce : acte de Dieu ou réalité d'un don fait à l'homme) montre bien que les églises réformées sont travaillées par de puissants ferments d'unité. L'apôtre y voit maintes « cellules vivantes en pleine virtualité de développement et de plénitude » (note 37).

Nos lecteurs qui veulent faire plus que rencontrer de loin les protestants avec lesquels souvent ils vivent, méditeront cette étude du R. P. Jérôme Hamer : *Protestantisme et Catholicisme* dans *Etudes et Recherches*, cahier IX, aux Editions du Lévrier, 1955 (5375, Av. N.-D. de Grâce, Montréal). Ou s'adresser directement à « Etudes et Recherches », 96, Av. Empress, Ottawa.

Ce cahier IX contient encore cinq autres études dont on ne peut trop souligner la haute valeur et dont voici les auteurs et les titres :

Antonin-M. Jutras : Le *Commentarium in Job* d'Albert le Grand et la *Disputatio*.

M.-J. Beaurecueil : *L'homme image de Dieu selon saint Thomas d'Aquin.*

Louis Lachance : *Les données permanentes du droit.*

J.-M. Parent : *La signification du « credere in Deum » chez saint Thomas d'Aquin.*

A.-M. Brunet : *Théodore Mopsueste et le Cantique des Cantiques.*
« Etudes et Recherches » a deux cahiers d'épuisés. Le premier était de 1936 et ce serait lui faire un souhait déjà dépassé que de lui dire *ad multos annos.*

Arcade-M. Monette, O. P.

Confidences du Père Emile Legault [1]

S'il est à Montréal une physionomie sacerdotale dynamique, un témoin positif et audacieux de l'entente fraternelle, un homme de théâtre authentique qui a laissé sa marque sur nombre de personnalités artistiques canadiennes, c'est bien le Père Legault. Dans ses *Confidences* (textes de ses causeries radiophoniques) « pages sans prétention écrites au fil du cœur », il nous dit son père, sa mère, son sacerdoce, son stage à l'enseignement secondaire (où, comme bien d'autres, il étouffait), son activité à l'Action catholique : école de réalisme, aux cours de préparation au mariage, aux retraites conjugales, chez les jeunes ouvriers.

Homme d'action, d'art et de prières, le Père Legault a une foi saine et robuste dans les talents canadiens, et cette foi espérante se traduit en une charité confiante d'action. La religion du Père est une *Eau Vive*, celle même qui coule dans son cœur et à la télévision du dimanche après-midi ; une chaleur communicative se dégage de sa haute personnalité. D'un ton amusant et humoristique, sérieux à l'occasion, toujours spontané, neuf, intéressant, et discrètement apostolique, il nous dit ces confidences d'une vie déjà bien remplie et qui continue, jaillissant dans son dynamisme magnétique.

Le Père Legault est légendaire dans l'histoire des Compagnons : il nous commente lui-même l'époque héroïque de cette formidable équipe. Et ce sera là pour beaucoup l'intérêt principal de ce volume : souvenirs pour ceux qui ont été dedans, source de conseils et d'expériences pour ceux qui s'intéressent activement au théâtre, document pour les amateurs de l'histoire artistique canadienne, et profils intéressants de personnalités actuelles pour les autres.

Il est bien curieux d'aligner des noms, en commentant ce livre ! François Bertrand, Guy Mauffette, Félix Leclerc, Thérèse Cadorette, Roger Varin, Jean Coutu, Jean Gascon, Yves Létourneau, Bertrand Gagnon, Jean-Louis Roux, Guy Hoffman, Georges Groulx, Paul Dupuis, Charlotte Boisjoly, Guy Provost, Aimé Major, et d'autres. Un assortiment de types ! Que le Père Legault a entraînés, a aimés, a respectés, et nous a préparés ; il les aidait à se découvrir eux-mêmes, à travers

1. *Fides,* Montréal. 188 pages.

les textes d'Henri Ghéon, de Copeau, de Chancerel, des classiques Corneille, Racine, etc.

Paul Dupuis, « qui joue du panache... un grand timide qui se travestit d'arrogance », maintenant à la télévision ; Jean Gascon, « cette disponibilité d'un métier en constant progrès » qui vient de nous faire honneur à Paris ; « Guy Mauffette, mon ami ! », tel est le salut cordial du Père à Mauffette, ce grand artiste, tout d'intuition, d'imagination, de spontanéité renaissante, d'enfance lumineuse, « ce poète, cet éperdu, ce laboureur des terres impossibles » ; Félix Leclerc, cet authentique créateur, « ce tourmenté du beau tourment qui avait quelque chose à dire... continuateur amélioré, affiné, des vieux conteurs de village : nous ne savions pas qu'il nous dépasserait tous, bientôt, d'une foulée désinvolte », celle même du génie...

Voilà un peu du Père Legault, de sa vie, de son œuvre, de ses *Confidences ;* il n'a jamais été parmi les « bagnards de la facilité » ; « ses ressources illimitées de rebondissement », il les trouve dans son tempéramment, oui, mais dans sa volonté et sa charité, aussi. Il continue son œuvre, à la Revue l'Oratoire, si rajeunie, et avec ses Jongleurs. Tel le dessin en couverture de son livre : des yeux pétillants derrière des lunettes noires, un sourire coloré d'humour, un accueil large, une jeunesse d'âme, une présence enthousiaste, chaude...

Guy Robert

Les peintres contemporains se moquent-ils de nous ?

Telle était la question posée aux *Idées en Marche* de Radio-Canada, le 16 février 1956. Question pertinente, controversée, et épineuse. Il y avait là entre autres Henri Masson, peintre bien connu d'Ottawa, et Jacques de Tonnancourt, peintre moins âgé de Montréal. Ce qui frappait d'abord, c'était le respect pour le public qui leur permet de vivre de ces deux hommes de métier consciencieux et sérieux.

M. Henri Masson constatait l'élaboration d'un certain public (de souches variées) qui s'intéresse authentiquement aux choses de l'Art ; ce public, toujours grandissant et sincère, est fondamentalement l'espoir de l'art créateur, vivant, dans le contexte démocratique actuel ; ces gens, libres d'une culture trop livresque, d'un snobisme prétentieux, d'une érudition desséchante, ont en revanche du goût, de la simple spontanéité, et ne s'en laissent pas imposer par un nom célèbre ou par des élucubrations fantaisistes à la mode. M. Masson constatait aussi les moqueries (amusantes ou non) de plusieurs peintres moins sérieux : mais il fait con-

fiance à l'homme (peintre ou public) et croit en la qualité intégrante de l'art authentique. Pourquoi une compétence picturale aussi équilibrée ne serait pas invitée à une série de cours-conférences télévisées ?

Jacques de Tonnancourt s'est montré tout aussi ouvert et compréhensif en face du problème ; il affirmait, en connaissance pratique de cause, que la grande part de la production d'un peintre n'avait d'intérêt qu'expérimental : neuf approches de l'unique œuvre de valeur véritable. Les idées du peintre montréalais sur l'art étaient personnelles et intéressantes au possible : une autre figure qui ne déparerait certes pas le quotient de qualité de notre télévision.

Comme il fallait s'y attendre, le problème n'a pas été réglé beaucoup ; mais ceux qui ont assisté à l'émission peuvent y voir plus clair, du moins prendre conscience du problème en termes appropriés.

Guy Robert

Ecrits du Canada Français II

Un recueil de quatre textes. Le premier est de M. Roger Duhamel. Il s'agit d'une étude historique de *la position étrangère du Canada*, avec la conclusion presqu'évangélique que « les événements dépassent souvent les desseins des hommes » (p. 128). Suivent quelques poèmes, fraternels et lyriques, qui invitent à l'exotisme : *Saudades*, de Madame Hélène J. Gagnon, épouse d'un brillant journaliste de chez-nous, dit dans un langage facile les souvenirs moins facilement récupérés d'un séjour de trois ans au Brésil. *Danseurs en mer* nous reporte à un vieux thème grec, renouvelé par Valéry, en 1935, et qu'il nous plaît de retrouver ici sous la plume appliquée de M. Roland Lorrain. — Après la politique, après les souvenirs, après la danse, l'aventure : nous sommes rappelés par M. Marcel Dubé dans un faubourg quelconque de notre cher Canada, aux confins d'une ville « à une certaine zone de la société où le bonheur humain est presqu'impossible ». En marge d'une société bien policée et autour d'un chef de gang audacieux se préparent les beaux dimanches de demain et s'organise le bonheur imaginé de quelques adolescents vigoureux. Tarzan, naïf et rude, se montre plus fort dans l'action que dans la solitude qui l'affaiblit. Lui-même se définit au lecteur à mesure que le drame progresse. Giboulette, sa partenaire intrépide, nous dit dès le premier acte ce qu'elle sera toute la pièce : sorte de petite gitane, aimante et vraie, sincère comme 5. C'est elle qui soutient le jeu et relève l'intérêt dès qu'ils sont menacés de ralentir. Le texte que publient ici les *Ecrits*... a été corrigé et date de Paris 1954. La phrase de notre jeune écrivain est

bien adaptée au sujet : absences fréquentes de subordonnées, ellipses grammaticales, exclamations, apostrophes. Toute cette dislocation sert et n'est pas déplaisante, si bien que *Zone* méritait cette entrée officielle dans l'histoire de nos lettres. Au surplus, la pièce est un témoignage et représente assez bien les tendances actuelles du théâtre néo-réaliste américain. Théâtre néo-réaliste ? Oui. C'est le fait et non plus l'idée, le fait et non plus la thèse qui juge les personnages en situation. La responsabilité du lecteur s'en trouve augmentée car c'est à lui que revient de décider en définitive et d'après ce qui arrive, ce qu'il faut penser des situations. *Zone* n'est pas une définition de l'adolescence ; c'est plutôt, à notre avis, le dossier d'une certaine adolescence qui imagine le bonheur comme le lui enseigne la « grande société » qui a acheté le sien.

Benoît Lacroix, O. P.

La critique littéraire

« Il faut ouvrir un livre avec impartialité et confiance... l'accueillir comme un inconnu que l'on reçoit chez-soi ; dont on se fera un ami ou que l'on rejettera mais que, d'abord, l'on approche avec confiance et l'on approfondit »... tel est, en substance, ce que nous disait en toute simplicité et avec sa grande affabilité notre célèbre romancière Gabrielle Roy, avec qui j'ai eu la bonne fortune de causer longuement chez des amis. Cet aparté fut un tel enrichissement que toute une chronique ne sera pas trop pour en faire bénéficier les amis du Coin des Lettres, et ce, prochainement.

Faut-il « descendre » les livres ?

Pour aujourd'hui, étudions une question qui nous est souvent posée et pour laquelle nulle réponse ne peut donner aussi bien notre pensée intime que le point de vue énoncé plus haut. « Pourquoi nous demande-t-on souvent, pourquoi ne *descendez-vous* pas tel ou tel écrivain, pourquoi ne faire que des éloges des livres que vous analysez ?

Du point de vue moral : quand un livre est malsain et condamnable (question mœurs) nous évitons d'en parler... justement pour n'en pas faire la réclame ; pour empêcher les gens avides de sensations fortes de l'acquérir et de le recommander à leurs amis. Bien avant nous, n'est-ce pas Lacordaire qui a dit : « Le silence est une force qui tue ! »

Du point de vue littéraire, les productions européennes portent leur appréciation bien avant que les exemplaires n'aient traversé l'océan... et puis, ne serait-il pas ridicule, à travers les centaines de bouquins fran-

çais sur le marché, de choisir... pour une chronique par semaine... justement ceux qui n'ont aucune valeur... ceux qu'il faudrait dénigrer ?

Voyons plutôt la critique de nos écrivains à nous.

Il y a si peu d'écrivains canadiens, leur effort est si louable que, personnellement, il nous répugne toujours de casser les ailes... de quelques auteurs qui essaient de planer au-dessus de la médiocrité des publications à dix sous. Et puis, notre climat littéraire est particulièrement aride !

D'une part, l'édition coûte très cher... d'autre part, c'est une élite seulement qui lit, et cette élite ne se recrute pas nécessairement dans la classe la plus fortunée... de sorte que le bouquin français a souvent la préférence lorsque le budget permet de ne distraire qu'un ou deux dollars pour l'achat du livre de la semaine ! Enfin, il faut bien le dire, notre canadien-écrivain est courageux de faire face à la critique, qui n'est pas toujours selon les normes précitées...

Etre au service du lecteur

Combien, en effet, parmi les deux ou trois critères qui se croient des personnages, combien « ouvrent un livre avec impartialité et... confiance... » combien y cherchent la vision de l'auteur ?

Albert Thibaudet, qui a tenu pendant une vingtaine d'années la rubrique de la critique littéraire dans la Nouvelle Revue Française, revue type du climat intellectuel contemporain, pensait que « la critique est avant tout un art de goûter les belles œuvres » et, selon lui, « le bon critique est l'homme qui, en écrivant, accroît son plaisir de sentir, de comprendre, et communique ce plaisir à ces lecteurs ». Comme il y a loin de cette définition à sa transposition sur le plan québecois...

L'on oublie trop facilement que le critique doit être au service du lecteur et que, pour se faire, un bon critique ne s'improvise tout de même pas ! Bien que cet art ne soit pas très répandu chez-nous (malgré notre travers de tout critiquer) nous ne croyons pas qu'un simple écrivailleur puisse du jour au lendemain, se permettre de tout juger, de tout trancher, de tout bâcler, de tout fustiger ou de tout approuver. Pour devenir critique ou chroniqueur littéraire la prétention seule ne suffit pas. Il faut que l'expérience de la vie, qui rectifie le jugement et permet d'apprécier adéquatement un écrit, aille de pair avec une culture générale soignée, une connaissance certaine de la syntaxe, une vue d'ensemble des règles du style et de la versification ; une formation « littéraire », enfin ! Sinon, comment être au service du lecteur et lui inculquer, lui conserver le goût de la belle lecture ?

Etre au service du lecteur, mais n'est-ce pas lui signaler ce qu'il y a d'intéressant ce qui est bien fait et bien dit, ce qui est moins bien et qui aurait pu s'exprimer autrement, dans le volume que tel ou tel de ses compatriotes a écrit.

Etre au service du lecteur, mais c'est attirer son attention sur les œuvres dont tout le monde parle et veut parler... avec esprit... pour être à la page et faire montre de son talent. C'est lui dire justement ce qu'il faut penser du dernier livre à la mode, sans doute, mais aussi de temps en temps, des œuvres des auteurs dits « classiques ».

Etre au service du lecteur, mais c'est lui donner le goût d'un livre, lui en esquisser les grandes lignes sans pour cela le raconter si bien... que le bouquiniste fasse faillite ! Il faut renseigner le lecteur et servir à la fois le libraire ou l'éditeur compréhensifs qui vous l'offrent, ce livre, mais sans pour cela ravaler soi-même son idéal, ni sa plume !

Etre au service du lecteur, c'est enfin orienter ses pensées pour lui permettre une sélection, et lui laisser entrevoir jusqu'à quel point l'ouvrage analysé peut être, pour lui, une source de renouvellement, une saine distraction, un enrichissement de l'âme, du cœur et de l'esprit !

EMILIA ALLAIRE

Pouvoir de la source [1]

Les philistins voudraient que la poésie soit une « fièvre de jeunesse » que les ans se chargent d'apaiser. Jean Roussel nous apporte aujourd'hui un beau démenti à ce sophisme. On naît poète ; on le demeure toute sa vie, même en se taisant. Trente années de silence, presque, entre la parution de son premier recueil « Les Clartés éternelles » et « Pouvoir de la Source ! »

A cinquante ans passés Jean Roussel fait une rentrée remarquable dans le monde poétique qu'il n'a jamais quitté ! Rendu à l'âge où chez la majorité des hommes la sensibilité et les émotions sont un peu émoussés, Jean Roussel nous étonne et nous ravit par le *Pouvoir* de son inspiration et par son vers coulant comme l'eau claire d'une *Source.*

Comme dans ceux de la première heure nous retrouvons en ces derniers vers la même force créatrice, impérieuse, le même amour de Dieu et des hommes qui composent le refrain de son œuvre sonore et nombreuse. Mais Jean Roussel est aujourd'hui arrivé à une maturité intellectuelle : il manifeste une sûreté de métier que nul ne peut contester.

La fraîcheur de la pensée, le rythme sain et dépouillé de toutes convenances, prouvent l'authenticité du poète :

---

1. *Nature morte*, p. 16.

Je suis Jean Sans Terre
J'ai ouvert la nuit contre mon cœur
et je touche le monde d'un doigt triste [1].

Ecrit, ou plutôt chante l'auteur dans son poème intitulé *Nature morte*. Il suffirait de la lecture de ces quelques lignes pour constater la présence d'un véritable poète qui demeure un homme.

Horace écrivait jadis : « laissez mûrir votre poème durant neuf ans ». Jean Roussel semble avoir suivi les conseils de son grand maître latin. Ce qui nous vaut aujourd'hui des vers dépouillés, sans camouflage, et dans la forme classique.

Si jadis l'auteur a pu subir le panthéisme de Walt Witman, il est, au cours des ans, revenu à la Maison du Père, avec toute la ferveur et toute la spontanéité d'un petit enfant. Il est profondément chrétien. Il sait que notre misérable existence humaine est encore ce que nous avons de mieux afin d'en mériter une meilleure :

Pourquoi cet instant si tu ne sais voir
La face de Dieu sur le jour qui passe ?

....

Comment sauras-tu que l'âme est donnée
Afin d'enchanter les plus lourds regrets
Si la vie un jour l'a découronnée ? [2]

Et encore :

Je sais que j'habite au milieu des racines
Comme un arbre planté dans un désert sans nom ;
J'ai choisi d'exister dans la chaleur divine
Pour rouler mon destin plus loin que l'horizon [2].

Sisyphe moderne, sur le plan mystique, roulant sans cesse la pierre vers les sommets du Beau et du Bien !

Et ces vers, lourds d'une cruelle vérité, et qui sont à eux seuls un long poème :

Et j'ai cloué ce Christ, trop lourd de cathédrales
Ou meurt un flanc percé qui fait revivre un Dieu [3].

La poésie n'est pas un simple délassement. Jean Roussel le sait. Il sait que c'est une vocation sacrée. Il croit en Dieu et en la bonté des hommes.

1. *Nature morte*, p. 16.
2. *Instant*, p. 21.
3. *L'autre homme*, p. 33.

Il sait encore que tout véritable poète est un interprète des choses divines, comme l'est le prêtre. Il sait qu'il est le porte-parole de la foule aphone, et qu'il a un message à transmettre à ses frères.

Aussi devons-nous féliciter l'auteur d'être demeuré d'une expression directe, et de n'avoir pas fait de son vers une énigme, un rebus, comme la majorité de nos aëdes « modernes ».

Des œuvres nombreuses et sonores ont précédé ce plus récent livre de Jean Roussel. Il a signé : « Clartés éternelles », « Aubes ferventes », « Naissance du Monde... » et des études sur « notre cher Péguy » ainsi qu'une « Vie sublime de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ». Et bien d'autres.

Pouvoir de la Source demeurera le vibrant témoignage d'une expérience psychique et spirituelle assez rare de nos jours :

Le seul miracle est dans les âmes,
O leurs fragilités suberbes !
La sagesse dans le brin d'herbe
Et le seul rêve dans la flamme [1].

R. DION-LÉVESQUE

Le Prince Charles de Rohan [2]

La personnalité du Prince de Rohan donne une saveur particulière à ces souvenirs d'une vie mêlée aux événements contemporains. En effet, il s'était fait un nom entre les deux guerres dans les milieux internationaux européens. Il avait conçu et réalisé la *Fédération Internationale des Unions Intellectuelles* qui était affiliée au Comité de Coopération de la Société des Nations. Pendant douze ans, les congrès internationaux qu'il avait organisés ont compté parmi les événements culturels européens les plus importants. De plus, il avait fondé et dirigé pendant quinze ans l'*Europaische Revue* qui était l'un des principaux périodiques du monde germanique. Enfin, il avait établi le service d'articles et de nouvelles *Europress* qui avait complété pendant une dizaine d'années ses efforts de coopération internationale. Si sa modestie d'auteur l'empêche d'insister sur cette triple réalisation, nous pouvons témoigner de leur influence et de leur intérêt pour avoir pris part à l'époque aux activités de ces organismes.

1. *Inscription pour un temps d'épreuve*, p. 33.
2. *Dusseldorf 1954*, 356 p.

Tout en pensant en européen, le Prince de Rohan comprit de bonne heure le danger mondial que présentait l'influence grandissante de la Russie communiste ; et il avait pensé que le monde germanique aurait retrouvé suffisamment une certaine unité pour mettre sa force au service de l'Occident. Mais ces espoirs ne pouvaient être réalisés par les erreurs de l'hitlérisme. Pris dans la tourmente, coupé de son ambiance internationale, effrayé lui-même des excès du racisme, le Prince de Rohan se bornait à rester un témoin et un chroniqueur clairvoyant des événements du jour. Avec l'armistice et les mesures d'exception prises après la victoire, il devait connaître brièvement les ennuis des autorités d'occupation et surtout des Russes. Tous ces épisodes de la guerre et de ses suites immédiates nous sont racontés avec verve et bonhomie dans *Heimat Europa*, dans lequel il nous donne sa philosophie de la vie.

L'analyse spectrale qu'il nous offre des divers pays européens révèle une sensibilité, un sens d'appréciation, une justesse de jugement remarquables. Les traits psychologiques de la France, de ses salons, de ses coteries et de sa politique, forment un contraste révélateur avec les traits sociologiques de la vieille Angleterre que le Prince considère comme la nation européenne de demain. Ses remarques sur les petits pays de l'ouest comme de l'est sont aussi savoureuses que vivantes ; de la Hollande à la Bulgarie, le Prince a bien des histoires à raconter et des explications lumineuses à donner. Les grands hommes des uns et des autres qui fréquentaient les couloirs de la Société des Nations et des congrès internationaux avaient beaucoup à dire à l'auteur, qui était à l'époque le grand pèlerin de la coopération intellectuelle.

En somme, ce sont tous les grands noms d'avant-guerre qui ont croisé le chemin du Prince : Poincaré, Lyautey, Briand, Caillaux, Langevin, Vandervelde, Theunis, Primo de Rivera, Mussolini, Masaryk, Benes, Horthy, Volcemaras, Apponyi, Teleki, Bethlen, Mamu, Vajda, Luca, Ortega, Pilsudski, Farinacci, Rocco, Seipel, Dollfuss, Starhemberg, et tous les grands noms de l'Angleterre et de l'Allemagne, sans compter les têtes couronnées et jusqu'au Souverain Pontife. Car le Prince de Rohan, catholique pratiquant et convaincu, a toujours admiré les lignes de force de la politique vaticane.

Le rappel de toutes ces personnalités, de tous ces souvenirs donne un charme particulier aux anecdotes et aux considérations d'une philosophie sereine dont *Heimat Europa* est plein. Naturellement, l'évocation de son expédition au Kremlin et des grands contrastes idéologiques et politiques de Moscou et de l'Occident donnent à son livre une actualité et un sens immédiat. Avec l'écroulement du nazisme et la purgation

amère que subit le peuple allemand à sa suite, on se trouve en face de nouveau avec l'angoissante confrontation de la Russie communiste et du monde occidental où l'Allemagne est appelée à jouer de plus en plus un rôle de premier plan.

C'est vers la survivance des valeurs occidentales et chrétiennes que tendent les conclusions qui se devinent dans la pensée du Prince de Rohan. Et si nous sentons dans un coin de son cœur, un léger sentiment d'amertume pour nos imperfections et celles de nos œuvres, une espérance plus haute l'élève vers un optimisme tempéré par l'expérience et le compromis inévitable entre nos intentions et nos possibilités. Ecrit avec une sobriété nerveuse que nuancent un humour et un instinct pour les images qui frappent, le livre du Prince de Rohan ira se placer à côté de ces ouvrages qui sont les témoins d'une époque où l'on cherchait vainement la paix.

T. G.

Les disques

Le jeune pianiste canadien Glenn Gould interprète avec ferveur et bon goût les Variations Goldberg de Bach. Même ceux qui exigent l'authenticité du clavecin se laisseront prendre à son jeu. Bien enregistré. Recommandé. (Columbia ML-5060).

Mitropoulos et l'Orchestre de New York nous offrent une interprétation nullement conventionnelle et très acceptable de la Symphonie no 5 de Tchaikovsky : tempo changé ça et là, assez emphatique. (Columbia ML- 5075).

Excellente interprétation par Arthur Grumiaux et de Thomas Magyar des Concertos pour violon de Mendelsohn et de Dvorak. Orchestre de Vienne dirigé par Moralt et Loibner. (Epic LC-3173).

Voici un bon couplage de Symphonies de Mozart : la 25ème au style tourmenté et intérieur et la 33ème plutôt gracieuse. Paumgartner et l'Orchestre Mozarteum de Salzbourg soulignent les moindres détails. (Epic LC-3172).

Les Symphonies no 35 « Haffner » et 36 « Linz » de Mozart sont d'un raffinement exquis surtout lorsqu'elles sont interprétées par Beecham et l'Orchestre Philharmonique Royal. C'est ici qu'on retrouve la vraie définition du menuet. (Columbia ML-5001).

Epic (SC-6008) nous présente les 6 Concertos Brandebourgeois de Bach sur 2 disques : très économique. Paul Sacher et l'Orchestre de Chambre de Basle jouent avec conviction, comme un seul homme. Sacher a ajouté plusieurs ornementations non écrites, pratique courante au temps de Bach. Recommandé. L'enregistrement est excellent.

G. F.

L'esprit des livres

Marcel-M. DESMARAIS, O. P. — « Adam et Eve dans le monde d'aujourd'hui ». Fides, Montréal, 1956. 22 cm. 190 pages.

Le P. Desmarais a quelque chose à dire et il le dit de façon à être compris de ses auditeurs. Il est capable de hautes considérations doctrinales et il le montre au dernier chapitre de ce livre ; il est aussi capable de regarder et de saisir ce qui ne marche pas dans nos foyers chrétiens et catholiques, et il le dénonce avec toute la ferveur d'un apôtre. En fait, ce qui fait le malheur de nos foyers, ce n'est pas l'ignorance du *donné révélé* ni l'absence de pratique religieuse mais une longue gamme de détails d'ordre psychologique : incompréhensions, grossièretés, effronterie, sauvageries, brutalités, gros mots, lourds silences, etc...

A ces maux il oppose l'honnêteté des manières qui engendrent les vertus de l'homme civilisé : reconnaissance, affabilité, libéralité, patience dans l'adversité et prudence dans les paroles et dans les actes, vertus humaines et sociales qui préparent l'épanouissement de la charité.

Pour connaître le bonheur conjugal, surtout pour le préserver contre les désordres éventuels de l'homme et de la vie, il faut lire ce livre qui a toute la résonance d'un Evangile pour foyer XXe siècle.

Les 40 caricatures de Jacques Gagnier vivantes et suggestives invitent à la réflexion. Plus d'un et plus d'une s'y reconnaîtra.

A. L.

Chanoine Lionel GROULX — « Rencontres avec Dieu ». Fides, Montréal, 156. 19 cm. 2 pages.

On ne saurait trop féliciter l'auteur d'avoir confié à l'imprimé cette retraite qu'il donna aux professeurs de l'Université de Montréal, durant la Semaine sainte de 1955.

Basée sur des auteurs modernes mais sûrs, cette doctrine y puise une actualité touchante. Après nous avoir dit ce qu'est un chrétien, il organise sa rencontre avec Dieu : par la foi, par l'Eglise, par la messe, par le devoir d'état.

Vérités bienfaisantes qu'il fait bon méditer de nouveau sous la plume toujours chaude et vive d'un prêtre-écrivain qui vit de sa foi. *Justus vivit ex fide.*

A. L.

Jean-D. BROSSEAU, O. P. — « Psychologie religieuse ». Les Editions du Lévrier, Montréal, 1956. 19 cm. 146 pages.

D'abord causeries à la radio, aujourd'hui victimes de l'impression, ces six études de psychologie religieuse sur Luther, Newman, Edith Stein, Calvin, Lamennais, Lord Halifax, ne nous livrent que la vibration fondamentale de chacun de ces personnages. L'essentiel y est dit et bien dit. En

peu de mots, l'auteur a réussi à recréer le milieu où s'agite la révolte ou seulement l'inquiétude religieuse et à camper le chef.

Un livre intéressant qui ne peut que confirmer les catholiques dans leur foi.

A. L.

En Collaboration — « Comment ils sont devenus prêtres ». Edité par l'Œuvre des vocations et distribué par la Librairie La Famille, 4125, rue St-Denis, Montréal-18. 20 cm. 218 pages.

Orné de 13 lithogravures, ce livre se compose de 14 biographies. Chacun y raconte son histoire de vocation. Pour ne citer que les plus connus, le lecteur, surtout les jeunes seront heureux de savoir comment sont parvenus au sacerdoce : l'abbé Pierre, le P. Matéo, Pierre l'Ermite, les abbés Aucoin, Groulx, Pratt, les Pères Archambault, Malo et Legault.

Il apparaît que l'influence de la mère est prépondérante, puis vient le milieu familial, l'école, l'exemple de quelque ecclésiastique de valeur.

Un livre qu'on parcourt d'abord par curiosité et qu'on relit lentement pour y découvrir les cheminements de la grâce.

A. L.

Germain Lesage, O. M. I. — « Jeunes d'aujourd'hui et vie religieuse ». Les Editions de l'Université d'Ottawa, 1955. 24 cm. 180 pages.

« Le but de ce travail est d'aider les religieux à comprendre à la fois le temps présent et les tendances de la génération montante... Nous n'entendons pas présenter ici un traité de perfection religieuse, mais simplement une collection d'opinions courantes sur le problème actuel de l'adaptation », dit l'Introduction.

Nous sommes donc situés sur le but de ce livre. Le lecteur y verra ce que les gens du dehors pensent de la vie religieuse et ceux du dedans ce qu'ils souffrent des cadres anciens. Il y a certainement encore trop de formalisme dans les règlements religieux, formalisme qui souvent est le contraire de la charité (Cf. ch. VII).

Ce volume pourrait aussi bien s'intituler : ce que les jeunes attendent de la vie religieuse. Ceux qui dirigent feront bien de lire attentivement ce volume, de la première à la dernière page, le crayon à la main, pour mieux comprendre ceux que la divine Providence leur envoie... et qu'ils ont le devoir de garder.

A. L.

En Collaboration — « L'Immaculée Conception de la B. Vierge Marie ». Les Editions de l'Université d'Ottawa, 1955. 22 cm. 198 pages.

Voici les travaux présentés par de grands théologiens aux journées d'études du Cap-de-la-Madeleine, les 12 et 13 août 1954. Dans les séances d'études figurent les noms des Pères Malo, Ledit, Morency, Bélanger, Lachance ; à la séance publique : A. Ferland, P. S. S., H. Guindon, S. M. M. et le Commandeur Roger Brien.

Léon Pouliot, S. J. — « Mgr Bourget et son temps ». Tome I. *Les années de préparation*. Editions Beauchemin, Montréal, 1955. 22 cm. 210 p.

Autour d'un homme gravite l'histoire religieuse de Québec et de Montréal (1821-1840). Né à Lévis en 1899, instruit au Petit Séminaire de Québec, à peine sous-diacre, Ignace Bourget est nommé secrétaire de Mgr Lartigue, évêque de Montréal, qui lui confère le diaconat le 22 décembre 1821 et la prêtrise le 30 novembre 1822. A partir de ce moment, il est intimement mêlé à tous les problèmes que suscite le diocèse de Montréal. Et des problèmes il y en a de toutes les couleurs. Le tome II nous montrera sans doute la grande figure de l'évêque qui gouverne. Ici, il obéit, conseille, argumente sans cesser d'être serviteur.

Livre passionnant qu'on referme pieusement en bénissant la main de Dieu qui dirige tout discrètement. Mais l'histoire vient montrer que toujours Dieu fait bien ce qu'il fait.

A. L.

Paul-Emile Giroux, prêtre — « L'enquête prénuptiale ». Fides, Montréal, 1955. 22 cm. 200 pages.

Sans doute, une thèse doctorale fort bien conduite et qui sera très appréciée des prêtres du ministère si souvent embourbés dans les dédales du Droit canon. L'auteur aborde la question de la tenue et de la conservation des registres, et de tous documents officiels, avec de nombreuses indications pratiques. Puis vient l'enquête prénuptiale elle-même : obligation, temps, lieu, procédure. Enfin, les dispositions canoniques relatives aux empêchements de mariage, etc...

Livre utile que le clergé saura consulter à temps et à contre-temps pour répondre spontanément à toutes les questions que pose l'homme de la rue sur le mariage : avant, pendant, après.

A. L.

Guy Frégault — « La guerre de la conquête ». Fides, Montréal, 1955. 24 cm. 520 pages.

Dans la collection *Fleur de Lys* que dirigent MM. Guy Frégault, de l'Université de Montréal, et Marcel Trudel, de l'Université Laval, les Editions Fides viennent de livrer au public un fort beau volume, relié simili cuir rouge, sur un sujet passionnant : La guerre de la conquête. L'honnêteté de l'historien et du savant Guy Frégault est connue et reconnue. Il écoute parler les documents sans y mettre sa passion. Il interprète un texte par les contextes, visant toujours la plus stricte objectivité. C'est l'histoire écrite à la manière des grands historiens, c'est-à-dire selon une méthode historique qui a fait ses preuves ailleurs et qui, heureusement, s'implante chez nous, grâce aux études sérieuses et prolongées de quelques jeunes.

26 pages de sources, un index de 28 pages disent assez le labeur austère qui a donné naissance à ce livre.

1760 ! Une date qui fait encore frémir tout vrai Canadien français. La capitulation du Canada et trois ans plus tard, sa cession à la Grande-Bretagne. « Il s'ensuivit, écrit l'auteur, un cataclysme dont on n'a pas, semble-t-il, mesuré toute la signification... Il ne s'agit pas d'une crise de conjoncture, mais bien de structure — de structure démolie et jamais convenablement relevée » (p. 458). On est loin des postulats historiques d'André Dagenais dans *Dieu et Chrétienté.*

Nos illusions auraient été nourries ou flétries par des historiens français ou anglais qui défendaient une idée au lieu d'exposer la vérité dans toute sa nudité.

L'auteur mérite de sincères félicitations et a droit à notre non moins sincère admiration pour le succès de son dur labeur.

Antonin Lamarche, O. P.

Chanoine Lionel Groulx — « L'appel de la race ». *Introduction de M. Bruno Lafleur.* Fides, Montréal, 1956. 21 cm. 252 pages.

La collection *Nénuphar* a voulu, à bon droit, honorer M. le chanoine Groulx en éditant sous son signe *L'appel de la race.* Ce roman, dès sa naissance, suscita à son auteur plus d'une querelle que M. Bruno Lafleur fait revivre avec beaucoup d'intelligence et d'esprit critique dans une enthousiaste introduction de 93 pages. On y revoit les préoccupations de nos intellectuels des années 1920-1925. A-t-on beaucoup changé depuis ? Si, est-ce pour le mieux ?

Ces ardentes polémiques autour d'un roman ont permis de préciser bien des positions sur l'art, la morale, le patriotisme, puisqu'il fut attaqué sur ces trois fronts. Il a dégourdi les langues et les plumes, suscita de salutaires réflexions et enflamma le patriotisme des écoliers de ma génération.

L'auteur s'est ému quand il vit « se dresser sur ses pattes un squelette », celui d'un fils prodigue, pour une seconde naissance qui lui assure l'immortalité, au moins celle du *Nénuphar.*

A. L.

Réginald Boisvert — « Le temps de vivre ». Illustrations de Anne Kahane. Editions de *Cité libre,* Case postale 10, Station Delorimier, Montréal-34. 19 cm. 44 pages.

Ce mince volume, lourd de poésie, sur papier Japon Laurentic, où apparaissent ici et là des illustrations symboliques et énigmatiques, ne manque ni d'inspiration, ni de séduction. Sous la magie des mots les plus simples, mais agencés avec art, jaillit un souffle puissant, le souffle poétique, quoi, qui soulève le lecteur et, avec lui, la vie qui l'entoure. Pour dominer le monde il n'y a rien de plus conquérant que *Le temps de vivre* de M. Réginald Boisvert.

A. L.

En COLLABORATION — « Mélanges sur les Humanités ». Publication du Collège Jean-de-Brébeuf. Montréal, 1955. 23 cm. 272 pages.

Publié conjointement par la Librairie J. Vrin, Paris, et les Presses Universitaires Laval, avec le concours du Conseil canadien de recherches sur les Humanités, ce recueil est l'œuvre des Pères Jésuites, moins deux chapitres signés de M. Etienne Gilson et de M. Jacques Lavigne.

Tout est si substantiel et synthétique qu'il est difficile de résumer ce livre autrement que par le titre : *Mélanges sur les Humanités.* Mais *mélanges* si bien ordonnés, classés, harmonisés, que le mélange n'existe plus. D'un chapitre à l'autre, il y en a 14, on avance dans une vaste plaine où germent, croissent, mûrissent les Humanités et atteignent un sommet dans la culture chrétienne. Question personnelle, sans doute, je me plais à signaler *La promotion des Humanités dans l'Eglise* (p. 39), où apparaît le rôle que le corps et l'âme doivent jouer dans la création. *Humanités gréco-latines et culture moderne* pose un problème mais ne le résout pas. N'y aurait-il pas moyen de concilier humanités anciennes et humanités modernes ? Ces dernières, en passant par le christianisme, gardent quand même leurs racines dans l'antiquité.

Je regrette de ne signaler que deux chapitres, alors que tous méritent une lecture attentive. Puissé-je, au moins, avoir tenté le lecteur et nul doute qu'il y succombera jusqu'à parcourir ce livre de la première à la dernière ligne. Comme récompense, il saura d'où viennent les Humanités, ce qu'elles font et jusqu'où iront-elles dans la réforme de notre enseignement secondaire.

A. L.

Bertrand VAC — « L'assassin dans l'hôpital ». Prix du roman policier 1956. Le Cercle du roman policier, 40, rue Molière, Montréal. 18 cm. 190 pages.

« L'auteur nous fait grâce de toutes scènes brutales, de toute description macabre, de personnages-pantins, d'intrigues abracadabrantes... et de tout l'attirail qui gâche la grande part des romans policiers : il fait preuve d'un goût et d'une maîtrise remarquable, avec une économie de moyens exemplaires », écrit Guy Robert dans sa critique. Un modèle du genre !

Jean BRUCHÉSI — « Le Journal de François Baillargé ». Extrait des *Cahiers des Dix.* 19 cm. 19 pages.

Notre excellent écrivain et conférencier de toutes circonstances, pour avoir découvert un vieux journal, retrace la carrière inconnue d'un de nos plus grands artistes : peintre, sculpteur, architecte. Des cinq frères qui dominent une période de notre histoire, François est le sommet. Une perle ignorée qu'on n'ignorera plus, grâce à l'étude, aussi savante que littéraire, de cet intellectuel de classe qu'est Jean Bruchési.

A. L.

P. Arminjon — « Le mouvement œcuménique ». P. Lethielleux, Paris. 19 cm. 94 pages.

Ce livre décrit tous les efforts faits, tant du côté catholique que protestant, pour réaliser l'union ou le rapprochement des Eglises chrétiennes. Un vibrant aperçu historique.

Robert M. Hutchins — « *The Promise of Education* ». Conférence Jean-de-Bébeuf, 1955. 21 cm. 40 pages.

Plaidoyer pour les arts libéraux qui restent toujours les grandes voix de l'humanité.

Louis-N. Boutin, O. M. I. — « L'Oratoire mystique du Manitoba ». 19 cm. 32 pages.

Il s'agit du culte à saint Joseph dans l'Ouest qui trouve son sanctuaire à Otterburne et son rayonnement dans trois œuvres : L'Oeuvre des Orphelins, l'Oeuvre des Agonisants, le Culte perpétuel de saint Joseph. C'est un peu le bras du Mont-Royal qui s'étend sur l'Ouest.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50
AVEC LE « ROSAIRE » : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC), P. Q.

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »

La Revue n'est pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique